

Lectures de la correspondance

Flaubert-Sand

*Des vérités de raison
et de sentiment*



Presses Universitaires Blaise Pascal ©

Maison des Sciences de l'Homme
4, rue Ledru – 63057 Clermont-Ferrand Cedex 1
Tél. 04 73 34 68 09 — Fax 04 73 34 68 12
Publi.Lettres@univ-bpclermont.fr
www.pubp.fr

Diffusion : **CiD** – Librairie en ligne : www.lcdpu.fr

Collection « Écritures de l'intime :
correspondances, mémoires, autobiographies »

publiée par le Centre de recherches sur les Littératures
et la Sociopoétique (CELIS),
Université Blaise-Pascal (Clermont II)

Illustration de couverture :

G. Rochegrosse, *Cabinet de travail de Flaubert à Croisset*, 1874
© Collections Bibliothèque Municipale de Rouen

ISBN (édition papier) 978-2-84516-530-4

ISBN (pdf) 978-2-84516-613-4

ISSN 2104-7146

Dépôt légal : premier trimestre 2013

Lectures de la correspondance

Flaubert-Sand

*Des vérités de raison
et de sentiment*

Études réunies et présentées par
Thierry Poyet

Éditions de référence

L'ensemble des contributions de ce volume renvoient pour les lettres citées aux éditions suivantes :

– **Pour la correspondance croisée Flaubert-Sand :**

Gustave Flaubert et George Sand, *Correspondance*, éd. Alphonse Jacobs, Paris, Flammarion, 1981. Elle apparaîtra de la manière suivante en notes : soit Flaubert à Sand, soit Sand à Flaubert, suivi de la date de la lettre et de sa page.

– **Pour la correspondance de Gustave Flaubert :**

Gustave Flaubert, *Correspondance*, édition Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 5 volumes : t. I 1973, t. II 1980, t. III 1991, t. IV 1998 et t. V 2007, avec Yvan Leclerc. Elle apparaîtra de manière suivante en notes : Flaubert, *Correspondance*, lettre à ..., indication de la date de la lettre, suivie du tome et de la page.

– **Pour la correspondance de George Sand :**

George Sand, *Correspondance*, édition Georges Lubin, Paris, Garnier, 1964-1991, 25 volumes. Elle apparaîtra de la manière suivante : Sand, *Correspondance*, lettre à ..., indication de la date de la lettre, suivie du tome et de la page.

Introduction

Que n'a-t-on écrit de Flaubert ? Tout et son contraire, probablement, et à tel point que les représentations qui recouvrent la réalité de l'homme et de l'écrivain faussent notre conception de la perception que ses contemporains pouvaient avoir de lui. Dans son étude sobrement intitulée *Gustave Flaubert* que Maupassant offre en préface à l'édition des *Lettres à George Sand*, il est donné à voir un hôte charmant qui reçoit chez lui une ribambelle d'artistes, tous plus désireux les uns que les autres d'être des fameux « dimanches de Flaubert ». On y croise, réunis au hasard : Tourgueniev, Taine, Baudry, Pouchet, Popelin, Burty, Alphonse Daudet, Zola, Paul Alexis, Charpentier, Catulle Mendès, Bergerat, Hérédia, Huysmans, Hennique, Céard, Cladel, Toudouze et Edmond de Goncourt. Et Maupassant ajoute à l'endroit de Flaubert, comme pour rétablir la réalité derrière les fausses apparences et les rumeurs malsaines :

Il aimait le monde [...] il avait pour les femmes une amitié attendrie et paternelle [...] il aimait le grand luxe, l'élégance somptueuse, l'apparat [...] il était gai et bon [...]. Il aimait les farces, les plaisanteries continuées pendant des années. Il riait souvent, d'un rire content, franc, profond [...]. Il aimait recevoir ses amis, dîner avec eux [...] Il aimait vivre enfin, et il vivait pleinement, sincèrement [...]¹.

Bien sûr, on accusera le trop bon Maupassant de falsifier la vérité et de peindre pour la postérité son vieil ami sous des traits plus flatteurs que justes, et on lui reprochera sa plume d'hagiographe à laquelle nulle confiance ne peut être faite. Et pourtant...

Dans ses lettres et ses agendas, George Sand aussi a véhiculé une telle image de Flaubert. C'est à un dîner Magny² – ces dîners littéraires du lundi –

1. Guy de Maupassant, « Gustave Flaubert » in Gustave Flaubert, *Lettres à George Sand*, précédées d'une étude de Guy de Maupassant, Paris, Charpentier, 1884.

2. On rappelle que le restaurant Magny était situé dans la rue Contrescarpe Dauphine, au n° 3, qui correspond aujourd'hui à la rue Mazet, entre la rue Dauphine et la rue Saint-André-des-Arts, précise Claude Tricotel dans son célèbre ouvrage : *Comme deux troubadours, Histoire de l'amitié Flaubert-Sand*, Paris, CDU-SEDES, 1978.

qu'elle rencontre pour de bon Flaubert et s'en rapproche, le préférant alors aux autres convives puisque, dès le premier coup d'œil, elle en vient à le considérer plus humain, plus attentionné, plus accessible¹ aussi. Et c'est à Nohant qu'elle découvre vraiment le caractère enjoué de l'homme, capable de se travestir et de danser un fandango endiablé² si bien que, au tout début de leur correspondance, ensemble, ils se livrent déjà à des farces énormes : en chœur, ils rient de bon cœur et George Sand relève bientôt chez son ami une si forte personnalité, une humeur si enjouée et un goût pour le bruit et les cris tels qu'elle finit même par le trouver un peu fatigant. Qui l'eût cru ? Qui se le rappelle au moment de simplifier leur image, leur relation, leur amitié ?

Bien sûr, l'homme Flaubert ne correspond pas trait pour trait à l'écrivain Flaubert et George Sand ne cesse alors de reprocher au second son pessimisme latent, son style démoralisateur, son œuvre qui se refuse à être d'une quelconque utilité à l'humanité. Mais c'est une autre histoire !

C'est une autre histoire parce que la lecture de leur correspondance croisée nous conduit à rencontrer tantôt l'homme et la femme, tantôt les deux écrivains, tantôt les quatre personnages. Et l'enjeu de notre lecture repose tout entier dans une capacité à prendre en compte, avec discernement et sans parti pris, les règles de fonctionnement de ce qu'il faut appeler, en reprenant la terminologie fixée par José-Luis Diaz, une double « scénographie auctoriale »³. Nos deux auteurs, en effet, viennent se mettre en scène dans une correspondance où chacun s'est confié un rôle selon une conception de la littérature et une relation au monde qui peuvent apparaître à la fin comme sclérosées tellement chacun est empli justement de son rôle et tient à le jouer à la perfection, quitte à enfermer ainsi la chose littéraire et sa vie dans une double composition conçue comme une alternative définitionnelle indépassable : soit une littérature égoïste, repliée sur des considérations esthétiques, en rupture avec un extérieur forcément bourgeois ; soit une littérature altruiste, tournée vers le monde, généreuse dans son écriture, alerte et utile. Double scénographie au sens où chacun occupe son propre espace scénique, selon ses propres choix de mise en scène et pour un public défini par ses propres soins mais scénographie double aussi au sens où Flaubert et Sand non seulement se donnent en représentation

1. Les frères Goncourt, déjà eux, donnent à voir la scène : « M^{me} Sand vient dîner aujourd'hui à Magny. Elle est là, à côté de moi, avec sa belle et charmante tête, dans laquelle, avec l'âge, s'accuse de jour en jour un peu plus le type de la mulâtresse. Elle regarde le monde d'un air intimidé, glissant à l'oreille de Flaubert : "Il n'y a que vous ici qui ne me gêniez pas." » 12 février 1866. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, éd. Robert Ricatte, Laffont, « Bouquins », 1989, t. II, p. 8.

2. Qui aurait imaginé Flaubert à Nohant, déguisé et portant la jupe, ainsi que George Sand le portait dans ses Agendas, à la date du 13 avril 1873 ? Cité dans *Correspondance Flaubert-Sand*, éd. Alphonse Jacobs, Paris, Flammarion, 1981, p. 425.

3. Nous renvoyons à l'ouvrage : José-Luis Diaz, *L'Écrivain imaginaire. Scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Paris, Champion, 2007.

l'un à l'autre mais encore à un public : celui de leur environnement immédiat et contemporain – quelquefois évoqué dans les lettres, quelquefois témoin des expériences qui viennent se théoriser dans la lettre – et celui que nous constituons à notre tour et dont ils n'ont jamais complètement fait abstraction¹. Et derrière ce rôle, que reste-t-il du vrai Flaubert ? Que reste-il de la vraie George Sand ?

De toute évidence, la lecture de la correspondance Gustave Flaubert – George Sand est un plaisir incontestable mais un plaisir dont il faut bien se garder d'être la dupe². Car ils sont nombreux à vouloir tromper le lecteur, à commencer par les proches de Flaubert et Sand eux-mêmes. De fait, dans une société où déjà la sphère privée échappe de moins en moins à la sphère publique, où l'intimité se dilue dans la rumeur et où le secret de l'existence individuelle tend à disparaître devant la mode autobiographique du tout-dire, il est un champ littéraire plus en danger encore, celui qui touche précisément à la relation entre confrères : la correspondance d'écrivains. Comment deux auteurs célèbres peuvent-ils entretenir une amitié et pour autant ne pas donner cours aux bavardages, à l'indiscrétion, à un regard extérieur naturellement intrusif et peut-être pernicieux ? Ainsi la relation entre écrivains semble-t-elle se prêter volontiers à une approche indélicate qui prendrait trop en compte l'anecdote, croustillante ou pas, quitte à sacrifier sans remords à l'étude de ce que ce type de relation peut avoir de fécond en matière de création artistique. C'est pourquoi la relation amicale entre George Sand et Gustave Flaubert n'a jamais échappé à un regard par le petit bout de la lorgnette : c'était chez les Goncourt, par exemple, une façon amusante et moqueuse de considérer les deux amis en même temps qu'il s'agissait d'aborder par un biais réducteur ce que l'amitié littéraire signifie de discussions, de réflexions et de théorisation esthétiques³.

1. Il convient de ne pas oublier que c'est Flaubert en personne qui remet les lettres de sa mère à Maurice Sand, premier éditeur avec sa sœur, Solange Clésinger, lettres qu'il avait conservées précieusement : par ce geste, Flaubert accepte donc une prochaine publication. On ne peut guère imaginer l'ami et le fils traîtres aux dernières volontés de Sand, et Lina Sand, que cite Brigitte Diaz, nous rassure en écrivant à propos de sa belle-mère : « Il me semble qu'il doit y avoir de belles pages littéraires adressées à diverses époques de sa vie, et celles-là, certainement, elle n'eût pas empêché de les publier... » Voir « George Sand éditée par ses enfants », *Romantisme*, n° 90, 1995. Autrement dit, il est permis de penser que Flaubert et Sand n'ont jamais été innocents du devenir de leur correspondance...

2. C'est Alphonse Jacobs lui-même qui, dans la préface de son édition de la correspondance Flaubert-Sand, met en garde le lecteur contre un certain nombre d'idées reçues ou préconçues à la hâte. Il prévient contre les regards biaisés : « Lire une correspondance qui ne vous est pas adressée, c'est toujours un acte d'indiscrétion. Au début on peut avoir l'impression de faire quelque chose d'inconvenant, comme si on épiait quelque un à travers le trou de la serrure. » (p. 17)

3. Mauvaises langues, les Goncourt aiment à rapporter les ragots. Exemple : « Chez Magny. M^{me} Sand fait son entrée en robe fleur de pêcher, une toilette d'amour, que je soupçonne mise avec l'intention de violer Flaubert. On croirait voir Pasiphaé en Négritie. » (21 mai 1866) Ou encore :

Au fond, même lorsque la médisance cède le pas au respect et à une volonté thuriféraire, le simple fait d'évoquer deux monstres sacrés en train de se lier d'amitié et de vivre pendant des années leur amitié, c'est déjà s'abandonner à une démarche discutable : même si la volonté d'un Maupassant, par exemple, est alors de travailler à la double réputation des maîtres, son écriture laudative, pensée pour rendre hommage, se corrompt déjà en une visite intrusive dans un monde privé qu'il vient façonner selon ses propres intentions¹. Répondant à une approche amicale ou inamicale, la simple évocation de la relation entre Sand et Flaubert risque donc de corrompre le dialogue des deux écrivains puisqu'elle tient compte systématiquement des autres caractéristiques – non littéraires – qui viennent aussi le fonder et le définir au point même de les rendre premiers : la relation du quotidien, la réaction aux heurs et malheurs de l'ami mais aussi aux siens, la mise en commun d'idées sans rapport avec la littérature et la création esthétique tels les débats politiques, économiques, sociaux ou philosophiques qui vont animer et faire vivre leur relation épistolaire. Mais s'agit-il d'une vraie corruption ou plutôt d'un regard objectif sur une réalité épistolaire plus complexe que de premières approches ont pu réduire à tort ? Nous y reviendrons.

De surcroît, après celui des contemporains, vient le temps des lecteurs amateurs et des critiques au fil des décennies qui passent, le temps des chercheurs qui s'emparent bientôt de l'espace laissé par une correspondance privée rendue publique au sein de laquelle chacun va puiser ce qui l'intéresse dans une sorte d'appropriation bien subjective. Les lectures partielles et

« Ce soir, au fond de la serre de la Princesse, tout à coup, dans les *vous* de Flaubert à M^{me} Sand, un *tu* échappe à M^{me} Sand dans sa réponse. La Princesse nous jette un regard. Est-ce un *tu* d'amante ou de cabotine ? » (12 mai 1869) Plus largement, ils pensent : « Les hommes qui ont aimé Flaubert, ça fait leur éloge ; mais les femmes non ! Il fallait avoir les goûts d'un mâle un peu gros, comme les avait M^{me} Sand. » (18 août 1884) *Op. cit.*

1. Maupassant est d'ailleurs coutumier du fait si l'on se réfère aux nombreuses chroniques qu'il consacre au seul Flaubert dans lesquelles en même temps qu'il affirme ne rien vouloir dévoiler de l'existence privée du maître, il confie à ses lecteurs détails sur détails. On pense à des chroniques comme celles intitulées tout sobrement *Gustave Flaubert*, parues dans *La République des Lettres*, le 22 octobre 1876 ou *L'Écho de Paris*, le 24 novembre 1890 : si la première évite le croustillant, elle n'évoquera guère que la taille de Flaubert, la seconde, elle, expose la « nature intime », « un homme doux », « un cœur d'enfant » et accumule les anecdotes privées. Mais on pourrait évoquer d'autres chroniques et voir que Maupassant va encore plus loin : les titres seuls, déjà, annoncent le risque d'indiscrétion si l'on en croit les promesses faites par « Souvenir d'un an – Un après-midi chez Gustave Flaubert » parue dans *Le Gaulois*, le 23 août 1880, ou « Gustave Flaubert dans sa vie intime » publiée dans *La Nouvelle Revue*, le 1^{er} janvier 1881. Quant à « Gustave Flaubert d'après ses lettres » du 23 août 1880 dans *Le Gaulois*, rien de différent : on raconte une journée-type de Flaubert, on cite des extraits de ses lettres, on dit sa photophobie, on dramatise sa mort... Et d'autres chroniques paraîtront encore. Voir Guy de Maupassant, *Chroniques*, éd. Gérard Delaisement, Paris, Rive Droite, 2003.

partiales qui s'additionnent viennent colorer désormais cette amitié des teintes avec lesquelles on veut bien la peindre. On s'intéresse bien sûr à ce qui s'écrit, et notamment à tout ce qui concerne les deux œuvres littéraires en gestation, aux textes déjà publiés, aux projets en cours et qui sont soumis à l'ami, mais à chaque fois on s'empare aussi de tout ce qui vient rendre une pareille correspondance un corpus vivant et passionnant, en un mot humain : tout ce qui ne touche pas seulement au littéraire. Et derrière les débats esthétiques, on retient alors Sand et Flaubert « comme deux troubadours » : sans rien trahir, on contribue cependant à la culture d'une image d'Épinal, celle de deux écrivains complices, proches et de plus en plus semblables au risque de laisser se figer définitivement une représentation simplifiée qui à force de répétitions finit par ne plus correspondre à la réalité d'une relation beaucoup plus complexe et contradictoire. Comment retourner à l'essentiel ?

Une rencontre romantique

La relation entre Gustave Flaubert et George Sand et leur dialogue épistolaire sont marqués de fait par la question générationnelle : l'une est née en 1804 quand l'autre vient au monde en 1821. Ils n'appartiennent pas à la même époque et jamais ils n'auront les mêmes référents, ni les mêmes repères. Les différences sont si nombreuses entre eux... Comment leurs premières rencontres peuvent-elles fonder une amitié forte et puissante, capable de mettre en jeu et les individus, et la littérature ? Comment en appartenant à des groupes littéraires forcément différents, en ayant une expérience dissemblable de l'écriture, de l'édition et du rapport au public, comment en ayant connu un autre monde pour Sand que celui de Flaubert, dix-sept ans durant, comment en se disant déjà une vieille femme dont la carrière se trouverait derrière elle, pouvoir se lier et accompagner un écrivain presque encore débutant, qui ne parvient pas à rencontrer un franc succès malgré les articles favorables qu'on lui consacre, à s'imposer en pleine force de l'âge et qui va toucher à tout – jusqu'au théâtre – sans parvenir à rien – de ce qu'il attend et veut – quand l'autre selon d'autres pratiques réussit plutôt et se moque de ses échecs éventuels ? Comment l'aînée peut-elle rendre hommage à son cadet quand on se rappelle le mépris d'un plus jeune Flaubert, les différences théoriques en matière d'esthétique, essentielles et tellement invalidantes pour toute tentative de transformer en successeur celui qui ne le sera jamais et se refuse d'ailleurs à l'être ?

Il y a là un mystère qu'il convient d'expliquer et qui s'appelle peut-être tout simplement romantisme. José-Luis Diaz définit très justement la période romantique en terme de scénographie auctoriale comme celle qui aura permis « une recomposition de l'espace littéraire autour de la figure de l'écrivain », « une vedettarisation » et une « accession de l'écrivain à l'*autoritas* ». Or, toujours selon l'auteur de *L'Écrivain imaginaire* :

La période suivante, celle de Flaubert, de Baudelaire, puis de Mallarmé reste pour une bonne part, sur cette note de désenchantement [...] [qui] va finir par mettre en question le protocole central du sacré, en tout cas ce qui en lui était lié à une quête du *pouvoir spirituel*¹.

Et c'est bien là, semble-t-il, ce qui vient faire problème dans l'amitié de 1866-1876 entre les deux écrivains : deux rapports complètement différents au statut de l'écrivain, qui sont la résultante de deux rapports tout aussi différents à la vie et au réel.

Sand est devenue un écrivain incontournable, à la manière de Hugo et l'on peut aller jusqu'à la considérer justement comme un Hugo au féminin. Elle écrit beaucoup, on l'aime tant, et elle a des idées sur tout : la littérature, bien sûr, mais aussi la politique, la vie de la cité en général, l'évolution des mœurs... Elle connaît tant de choses, et tant de gens... Or, Flaubert n'est rien de tout cela et il n'a rien de cette aura. En souffre-t-il ? En tout cas, il plaide pour une autre figure d'écrivain, par choix ou par obligation. Il lui faut trouver une autre voie et si possible entraîner la littérature sur d'autres chemins. José-Luis Diaz explique un peu plus loin :

Ce qui change donc, ce n'est **pas tant le sacré, qui perdure et se quintessencie**, et qui se contente de muter vers un autre paradigme religieux, celui du mystique et non plus du prophète, mais son décrochage plus absolu encore d'avec le réel. Plus question de croire un instant, fût-ce avec un généreux idéalisme qui pressent d'avance sa non-réalisation, que le pouvoir du poète peut **s'inscrire dans le réel social**. Car, **dans le réel, désormais règnent à titre d'anti-héros littéraires cette figure dégradée de l'écrivain, qu'est le journaliste**, et, celui que Barthes appellera un jour *l'écrivain*. Victoire absolue de « l'universel reportage »².

Nous y sommes : si la fonction de l'écrivain est en train de changer, de Sand à Flaubert, **c'est que le rapport à l'Autre est définitivement modifié, sinon bouleversé**. Oui, la littérature est toujours une interrogation de l'altérité mais les réponses apportées par Flaubert diffèrent complètement de celles de Sand. Elles seront même une réaction à celles de Sand, Sand qui, justement, écrit trop, et qui écrit jusque dans les journaux, Sand, cet écrivain devenue « l'écrivain »...

C'est donc bien une sorte de conflit intergénérationnel qui se met en place et si la correspondance et l'amitié sont néanmoins rendues possibles, c'est que les deux écrivains, malgré un rapport initialement tendu, ont l'intelligence de faire la place à la question essentielle de la transmission littéraire : comment être *soi* devant *l'autre* ? Pour Flaubert, comment devenir Flaubert après l'ère sandienne ? Ou pire encore : durant l'ère sandienne ? Comment aider une nouvelle littérature à advenir tout en s'appuyant justement sur celle qui

1. José-Luis Diaz, *L'Écrivain imaginaire [...]*, op. cit., p. 641.

2. *Ibid.*, p. 642-643.

lui a préexisté mais avec le risque de ne lui apparaître qu'une réaction transitoire ? Et puis, pour Sand, il faut bien le reconnaître, puisque « malgré les apparences, son temps n'est pas celui de Flaubert. Son romantisme non plus. Flaubert pratique résolument ce romantisme de la désillusion dont Lukacs s'est fait l'analyste. Troubadour éreinté, il s'apparente à cette figure de clown triste que, lassé d'artistes ivres de lyrisme et de grande nature, le postromantisme a mis à l'ordre du jour »¹, comment peut-elle faire pour apparaître encore partie prenante de la littérature en train de se faire et ne pas passer pour un vieux monstre sacré ? Comment évaluer la littérature en train de s'imposer, cette littérature réaliste dont Flaubert est dit le chef, alors qu'elle ne peut pas même se persuader de l'intérêt de son ami pour une telle école, encore moins de sa volonté d'en être le représentant le plus absolu, lui qui ne cesse de rappeler que ses inclinations personnelles le ramènent à une littérature des origines, une littérature romantique² ?

On connaît le mot de Montaigne au sujet de La Boétie, « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : "Parce que c'était lui, parce que c'était moi" »³ et l'on pourrait le reprendre *a contrario* à propos de la relation entre Flaubert et Sand. Parce que c'était lui, parce que c'était elle, cette relation semble d'abord vouée à l'impossible, définitivement interdite par tant de différences et un tel écart entre les deux esthétiques et les deux éthiques. On sait combien Flaubert exécra George Sand les premières fois que l'on trouve quelque occurrence du nom de la bonne dame de Nohant dans ses lettres. Et elles ne sont pas si rares celles dans lesquelles il écrit tout le mal qu'il pense de la littérature sandienne⁴. Pour lui, George Sand a incarné une esthétique insupportable, celle-là même avec laquelle, selon ses

1. Martine Reid, *Flaubert correspondant*, Paris, SEDES, 1995, p. 103.

2. L'échec du *Candidat* qui traumatise l'auteur offre à Flaubert l'occasion de se dévoiler en expliquant : « On a pris en blague des choses poétiques. Un poète dit : "C'est que je suis de 1830, j'ai appris à lire dans *Hernani* et j'aurais voulu être Lara." Là-dessus, une salve de rires ironiques. » (Flaubert à Sand, 12 mars 1874.) Moquer le romantisme, Flaubert ne le supporte donc pas...

3. Montaigne, *Essais*, I, 28.

4. Quelques exemples pour bien comprendre : « Ce qui m'indigne, c'est le *bourgeoisisme* de nos confrères ! Quels marchands ! Quels plats crétiens ! Tous les jours, je lis du G. Sand et je m'indigne régulièrement pendant un bon quart d'heure. » (Flaubert, *Correspondance*, lettre à Louis Bouilhet, 30 mai 1855, t. II, p. 576.) Ou bien : « Tu tiens à établir tes idées, et tu prêches souvent. Tu me diras que c'est *exprès*, tu as tort, voilà tout ; tu gâtes l'harmonie de ton livre, tu rentres dans la manie de presque tous les écrivains français, Jean-Jacques, G. Sand ; tu manques aux principes, tu n'as plus en vue le Beau et l'éternel Vrai. » (Flaubert, *Correspondance*, lettre à Ernest Feydeau, à propos de *Daniel*, 28 décembre 1858, t. II, p. 856.) Ou encore : « Tu me parais chérir la mère Sand. Je la trouve personnellement une femme charmante. Quant à ses doctrines, s'en méfier d'après ses œuvres. J'ai, il y a quinze jours, relu *Lélia*. Lis-le ! Je t'en supplie, relis-moi ça ! » (Flaubert, *Correspondance*, lettre à Ernest Feydeau, 21 août 1859, t. III, p. 35.)

exigences, Louise Colet se devait de rompre :

Tu arriveras à la plénitude de ton talent en dépouillant ton sexe, qui doit te servir comme science et non comme expansion. Dans George Sand, on sent les fleurs blanches ; cela suinte, et l'idée coule entre les mots, comme entre des cuisses sans muscles. C'est avec la tête qu'on écrit. Si le cœur la chauffe, tant mieux, mais il ne faut pas le dire. Ce doit être un four invisible. – Et nous évitons par là d'amuser le public avec nous-mêmes, ce que je trouve hideux, ou trop naïf. – et la personnalité d'écrivain qui rétrécit toujours une œuvre [sic]¹.

Ce qui ne lui plaît pas chez George Sand, c'est ce qu'il accuse crûment chez Colet d'être une écriture « pot de chambre » ou « déversoir ». Au fond, Flaubert a toujours reproché à Louise Colet, avec la plus extrême véhémence, les caractéristiques stylistiques qui en faisaient une héritière directe de George Sand, celles-là que la « bonne dame de Nohant » avait donc transmises à la génération suivante : le goût de se dire et de se répandre, l'amour des bons sentiments et des pensées positives, l'envie de composer une littérature utile qui élève l'âme du lecteur, la croyance utopique dans le pouvoir de l'écrivain au moment de façonner une société autre... Pour Flaubert, il s'agit d'une littérature féminine, une littérature de bas-bleu. Et il hait cette littérature ! Or, non seulement Sand incarne cette veine-là mais encore elle a su lui assurer ses lettres de noblesse au point de disposer de successeurs et de suivantes, sinon d'imitatrices. C'en est trop pour lui qui, à bout d'arguments, retiendra toujours, comme la pire mise en accusation de George Sand, la dimension trop prolifique de sa création, digne non pas d'un artiste mais d'un écrivain pissant de la copie et faisant de la littérature un gagne-pain, loin de toute conception sacerdotale.

Et pourtant, en même temps, il reste, imperturbable, un regard étonnant, partagé bien des années plus tôt avec l'ami Ernest Chevalier :

Tu me dis que tu as de l'admiration pour G. Sand, je la partage bien et avec la même réticence².

C'est que Flaubert sera toujours mis dans l'embarras par une littérature de l'émotion, celle qui fait pleurer, et pour laquelle il est au demeurant un très bon client :

Hier soir j'ai vu *L'Autre* et j'ai pleuré à diverses reprises. Ç'a m'a fait du bien. Voilà ! Comme c'est tendre et exaltant. Quelle jolie œuvre ! Et comme on aime l'auteur. Vous m'avez bien manqué. J'avais besoin de vous bécoter, comme un petit enfant. Mon cœur oppressé s'est détendu, merci. Je crois que ça va aller mieux³ ?

1. Flaubert, *Correspondance*, lettre à Louise Colet, 16 novembre 1852, t. II, p. 177.

2. Lettre du 18 mars 1839. Cette ambiguïté, elle reste à Flaubert jusqu'à la fin... À propos de *Marianne*, il écrit : « Ainsi donc pour cette fois je vous admire pleinement, et sans la moindre réserve. » (Flaubert à Sand, 18 février 1876, p. 523.) On aura noté le « pour cette fois » !

3. Flaubert à Sand, 20 mars 1870, *op. cit.*, p. 285.

De toute évidence, Flaubert lecteur goûte fort à la littérature romantique si bien incarnée par George Sand et qui représente en réalité l'écriture même par laquelle il s'est éveillé à la lecture et à l'art. Car Sand, avec Hugo, est l'une des figures incontournables du romantisme si cher au jeune impétrant de Croisset : contradiction ! Que George Sand incarne pour lui tout ce qu'il déclare détester dans son temps¹ ne l'empêche nullement et contradictoirement de se considérer aussi comme l'un des descendants en ligne directe de cette même littérature romantique. Or, c'est précisément cela qui semble captivant dans leur relation d'amitié littéraire : Flaubert ne sait pas comment envisager la moindre situation de transmission. Il n'est pas l'héritier de George Sand, il ne le sera jamais mais il se sent tout de même l'un des descendants du romantisme... Si bien qu'il convient d'un discours intergénérationnel à favoriser. Avec quelques autres, on peut penser à Balzac et à Hugo, des amis de Sand justement, sa nouvelle amie lui apparaît donc comme une figure incontournable de la société littéraire de la première moitié du dix-neuvième et tant pis s'il en va de raisons qui ne sont pas faites, toutes, pour lui convenir ! En effet, le nombre d'œuvres écrites et publiées par Sand, ses succès et la réussite pécuniaire, sa capacité à frayer dans des genres différents et notamment à toucher le public par ses pièces de théâtre constituent pour Flaubert autant d'éléments qui imposent Sand non pas dans son panthéon personnel mais dans un certain monde littéraire qui existe aussi même s'il est celui, peut-être, contre lequel il a toujours voulu protéger ses plus proches, en vain malheureusement. Car Flaubert a vu Alfred Le Poittevin, Maxime Du Camp ou Louis Bouilhet, les clés du succès en mains, courir eux aussi vers les portes de Paris pour pénétrer trop vite le monde de l'édition, assurés d'une reconnaissance précipitée ! Et cela, aux yeux de Flaubert, c'est la littérature telle que George Sand l'incarne...

Si les différences sont si nombreuses, comment comprendre malgré tout que Flaubert s'intéresse à elle et aille jusqu'à lui dédicacer *Madame Bovary* ? Pourquoi, en effet, sinon parce que leurs ressemblances sont plus nombreuses encore ? C'est que Sand n'appartient pas complètement à une engeance contraire à l'espèce flaubertienne. Bien que reconnue et même fêtée, George Sand reste une sorte de mouton noir ou de canard boiteux. Dans le bestiaire flaubertien, à l'instar de l'ours Gustave, Sand n'est pas l'incarnation léonine du roi de la littérature : elle ne domine pas le monde des lettres, peut-être parce qu'elle n'est qu'une femme en une époque encore sexiste, peut-être

1. Car c'est vrai que, parfois, les romantiques sont ridicules ! Citons une anecdote. Visitant la cellule du prisonnier de Chillon, Flaubert voit gravé sur la pierre le nom de Byron. Et puis ceux de... Réaction : « Il faut être bien hardi ou bien stupide pour aller ensuite écrire son nom dans un séjour pareil. Le roc en est bariolé et égratigné en cent endroits. Parmi tous les noms obscurs qu'on y voit, j'y ai lu ceux de Victor Hugo et de George Sand. Cela m'a fait de la peine pour eux. Je leur croyais plus de goût. » (Lettre à Alfred Le Poittevin, 26 mai 1845, t. I, p. 233.)

parce qu'elle sait se retirer dans sa province berrichonne, peut-être parce que son écriture est davantage marquée du sceau du quantitatif que du qualitatif, peut-être parce que ses débuts avec Sandeau n'ont pas été faciles... Il y a là avec Flaubert bien des éléments sur lesquels s'entendre : lui non plus, il ne sera jamais le seigneur incontesté de la littérature, toujours taquiné par les succès insupportables de Hugo ; lui non plus, il ne saura pas régner à Paris, reclus volontaire à Rouen, incapable de produire les œuvres qu'on attend de lui et de répondre alors aux désirs d'un lectorat qu'il dit préférer mépriser, incapable de se remettre de ses débuts et d'un renom dû d'abord à un procès (un de ses pires remords !). Au fond, ni l'un ni l'autre ne sont tout à fait ce qu'ils paraissent être : cette femme est un peu plus homme qu'il ne le faudrait dans un certain monde et Flaubert un peu plus ambivalent qu'on ne l'aurait souhaité et qu'il ne le laisse accroire derrière ces façons bourruées et ses manières revêches. Alors ils peuvent peut-être se compléter, dans une fameuse conception hermaphrodite de l'existence et de l'art que Flaubert ne cesse de rechercher comme ses lettres en témoignent. C'est comme s'ils appartenaient tous les deux à ce fameux troisième sexe¹ appelé des vœux flaubertiens, trop improbable promesse des temps modernes. Et vive l'androgynie qui s'impose alors en condition *sine qua non* de l'art !

Au fond, Flaubert et Sand doivent éprouver bientôt le sentiment de « s'être trouvés » : à sa manière, chacun offre à l'autre un peu de ce qu'il lui manque. On a beaucoup glosé sur leurs rôles respectifs : Sand aurait été à Flaubert un peu sa mère, une conseillère avisée en tout cas, une conscience apaisée qui aurait su le faire évoluer ; Flaubert, de son côté, aurait été à Sand l'incarnation admirée de l'artiste, une rencontre *in extremis* avec les exigences de l'art, le sens de l'absolu, en quelque sorte moins l'homme-plume que l'homme-idée. Rien de tout cela n'est faux, évidemment, et pourtant nous faisons le pari que la vérité est ailleurs : l'un compte pour l'autre dans la confusion des rôles et des sentiments, dans le mélange des apports et des contradictions, dans le foisonnement des possibles qu'il renouvelle pour l'ami enfermé dans son être. L'amitié constitue alors une ouverture sur l'horizon, un pont jeté sur l'autre rive, une main tendue qui conduit vers ce que l'on n'avait pu (ou voulu) voir. Le temps d'une quête de la complémentarité enfin arrivé...

C'est pourquoi il ne convient guère d'observer les deux plateaux de la balance où se déposent leurs ressemblances et leurs différences : il importe peu de savoir ce qui pèse le plus lourd puisque ce qui compte désormais, c'est la capacité d'une pareille amitié à entraîner hors de soi, c'est-à-dire encore

1. Flaubert interpelle ainsi George Sand : « Mais cependant, quelle idée avez-vous donc des femmes ô vous qui êtes du Troisième sexe ? » (19 septembre 1868, p. 196.) Dans un autre langage, Sand estime qu'« il n'y a qu'un sexe » (Sand à Flaubert, 15 janvier 1867, p. 121).

en soi puisqu'il n'y d'évolution possible que pour un être qui a parfaitement appris à s'analyser et se connaître¹. Ainsi Geneviève Haroche-Bouzinac a-t-elle raison de penser que « [p]our qu'une correspondance ait quelque chance de s'accomplir dans la durée, il lui faut un destinataire à la hauteur. La situation parfaite est définie par Montaigne comme l'alliance de deux qualités: "une adresse forte et amie". [...] Le correspondant idéal est donc non seulement celui qui répond, mais celui qui résiste à la tentative de séduction ou de persuasion en toute lettre. Il objecte, se montre à la hauteur, il est assez estimé pour que son opinion soit redoutée. »² Et ils sont l'un pour l'autre ce destinataire à la hauteur. Et puis, de toute manière, cette amitié épistolaire aura toujours un mérite : rompre avec une certaine forme d'isolement puisque « sur le site convivial de la correspondance s'exerce un peu de l'effrayante solitude de l'écriture »³.

Ainsi considérée, une telle correspondance n'autorise pas le lecteur extérieur à s'étonner de la rencontre Flaubert-Sand : il ne sert à rien de s'appesantir sur leurs différences, nombreuses et profondes, sinon pour y lire, donc, la raison même de leur rapprochement, plus encore que dans leurs ressemblances.

Un sentiment plus légitime de surprise est en revanche à puiser dans la question de la disponibilité intellectuelle offerte à l'Autre pour l'accueillir vraiment dans son univers personnel dans la mesure où cette ouverture à l'Autre semble bien plus délicate à gérer dans la réalité factuelle que ne le laisserait accroire le principe éthique qui en est à l'origine. Chacun de nos deux écrivains a ses propres occupations, nombreuses, exigeantes et prioritaires ; et pas beaucoup d'attention à accorder à l'autre comme s'il s'agissait de se souvenir brutalement que, il y a peu encore, il n'existait même pas... Chacun a ses œuvres à écrire : *L'Éducation sentimentale* pour Flaubert, puis *La Tentation de saint Antoine*, ensuite les *Trois Contes* et depuis quelque temps déjà le désir de *Bouvard et Pécuchet* ; du côté de George Sand, les romans s'enchaînent⁴

1. Nous croyons volontiers que l'acte épistolaire – **écrire à l'Autre et lire l'Autre** – permet de réfléchir sa propre complexité et qu'il faut y lire la première raison d'être d'une correspondance. C'est Brigitte Diaz qui souligne : « Il est certain que le jeune Flaubert satisfait dans sa correspondance le besoin de s'écrire – d'écrire de soi – ce qui ne signifie pas s'enfermer dans une identité figée, mais explorer ses zones d'ombre. Même par la suite, la correspondance continuera, sur un régime différent, à rendre possible une certaine modalité d'écriture de soi que l'écrivain s'interdit par ailleurs en littérature. » *L'Épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, PUF, 2002, p. 164.

2. Geneviève Haroche-Bouzinac, *L'Épistolaire*, Paris, Hachette, 1995, p. 81.

3. Brigitte Diaz, *L'Épistolaire ou la pensée nomade*, op. cit., p. 99.

4. De 1866 à 1876, George Sand publie dans le genre narratif : *Dernier Amour*, *Cadio*, *Mademoiselle Merquem*, *Lettres d'un voyageur à propos de botanique*, *Pierre qui roule*, *Lupo Liverani*, *Malgrétout*, *Césarine Dietrich*, *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, *Francia*, *Nanon*, *La Reine Coax*, *Impressions et Souvenirs*, *Contes d'une grand-mère*, *Ma sœur Jeanne*, *Flamarande*, *Marianne*, *Les Deux Frères*, *La Tour de Percemont*, *La Coupe* et entreprend un

à un rythme impressionnant d'autant qu'ils cèdent régulièrement la place aux chroniques pour les journaux, aux pièces de théâtre à créer ou à adapter de romans antérieurs, et à la mise en scène desquelles il faut veiller jusqu'aux soirées de premières, dans un ensemble forcément chronophage. Les semaines passent vite et l'obligation de travailler, tant morale qu'économique, ronge le temps second de la disponibilité amicale. Et puis chacun a son entourage à protéger et servir : Flaubert se consacre aux œuvres posthumes de Bouilhet et aux derniers mois de sa mère alors que Sand est tout entière absorbée par ses petites-filles, notamment la belle et si précocement Aurore, par son fils et sa belle-fille. La vie à Nohant est un bonheur précieux qu'il convient d'entretenir et de ménager. Au fond, ce que chacun rencontre d'abord comme obligation première, presque en guise de tâche vitale, c'est le souci de protéger et conserver au mieux ses habitudes que rien, tout compte fait, ne doit jamais remettre en cause. C'est bien là la plus belle contradiction de nos deux écrivains : l'Autre après soi ! Il n'y a que l'altérité qui compte mais à la condition d'avoir assuré d'abord, et de la plus belle des manières, ses propres arrières. On ne part jamais à la rencontre de l'Autre que bien assuré sur ses bases, selon les principes d'une prudence toute normande ou berrichonne.

Plus troublant encore, c'est la difficulté parfois éprouvée à accepter l'ami pour ce qu'il est, tel qu'il est : difficulté le plus souvent flaubertienne qui pousse l'ours de Croisset à des acrobaties épistolaires un peu gênantes tant elles sont marquées du sceau d'une hypocrite courtoisie, sinon d'une condescendance méprisante. Car il est vrai que Flaubert semble lire les œuvres de Sand en schizophrène : s'il multiplie les mots de gentillesse à destination de l'auteur¹, auprès d'autres correspondants il réitère sans vraie retenue ses critiques les plus violentes² et dénonce ce qu'il **vient d'applaudir. La disponibilité intellec-**

dernier roman, laissé inachevé : *Albine*. Elle constate : « La facilité augmente avec l'âge » (lettre à Flaubert, 28 septembre 1874, p. 481).

1. Ainsi, Flaubert écrit par exemple : « **J'ai pris** *Consuelo*, que j'avais dévoré jadis dans *La Revue Indépendante*. J'en suis, derechef, *charmé*. Quel talent, nom de Dieu ! quel talent ! c'est le cri que je pousse par intervalles, dans le *silence du cabinet*. » (Lettre à Sand, 27 décembre 1866, p. 112.) Ou bien : « Voilà une nuit et un jour que je passe avec vous. J'avais fini *Nanon* à 4 heures du matin et *Francia* à 3 heures de l'après-midi. Tout cela me danse encore dans la tête. Je vais tâcher de recueillir mes idées pour vous parler de ces deux excellents livres. Ils m'ont *fait du bien*. » (Lettre à Sand, 26 novembre 1872, p. 405.) Et encore : « Je viens d'avalier d'un trait, comme un bon verre de vin, *Ma sœur Jeanne*, dont je suis ravi. C'est amusant et émouvant. Quelle netteté ! comme ça marche. Le commencement est un modèle de narration, puis la psychologie arrive, et le drame (très bien préparé dès le début) se déroule naturellement. » (Lettre à Sand, 3 juin 1874, p. 471.)

2. Exemples : à propos de tel ou tel roman : « Ils m'ont amusé et la preuve c'est que j'ai avalé d'un trait et l'un après l'autre *Flamarande* et *Les Deux Frères* » (à Sand, 6 février 1876, p. 520) mais à Tourgueniev : « J'ai lu depuis hier *Flamarande* et *Les Deux Frères*. J'en suis navré. » (29 janvier 1876, t. V, p. 10). À propos de la reprise de la pièce *Le Mariage de Victorine*, il écrit à

tuelle de Flaubert n'est pas souvent entière pour les œuvres de Sand qui, elle, n'a pas hésité pourtant à s'impliquer publiquement pour défendre celles de son ami. Selon Flaubert, on s'aime bien, on s'aime beaucoup, on ne peut plus se passer de l'Autre et pourtant...

Ainsi chacun suit-il son bonhomme de chemin, tant désireux aussi de rester fidèle à soi-même. Les conversations politiques qu'**elle développe avec Flaubert** passionnent Sand, qui va jusqu'à se laisser contaminer¹ par quelques-unes des positions de l'ami et en même temps elle se refuse à lui donner raison : alors il convient de rendre publics leurs différends... C'est le temps de la fameuse « Réponse à un ami ». C'est le temps aussi où chacun a peur des erreurs qui viendraient abîmer l'harmonie épistolaire. Erreurs commises par soi-même : par exemple, mal se faire comprendre de son ami peut inquiéter **d'une lettre envoyée jusqu'à la réponse attendue avec une impatience grandissante**. Erreurs commises ou susceptibles d'être commises par l'autre, et c'est par exemple la recommandation par anticipation que Flaubert fait à George Sand : dans l'hypothèse où après sa visite-séjour à Croisset il lui viendrait à l'idée d'utiliser l'endroit dans un prochain roman, qu'elle prenne bien garde à masquer la réalité et à la rendre méconnaissable ! Au fond, l'ami, en qui on a toute confiance, rend toujours nécessaire la prise de quelques précautions... Ou bien il légitime au contraire quelques appréhensions ! Peut-être parce que cet ami, auquel il n'est évidemment pas question de renoncer, incarne trop bien **l'altérité évoquée plus tôt et en même temps qu'il répond parfaitement aux attentes**, il déclenche la crainte inhérente à tout ce qui est nouveau. Dans ces conditions, que chacun garde ses propres conceptions esthétiques et les défende avec conviction ne peut étonner. On vient d'évoquer le double jeu de Flaubert qui, d'une lettre à l'autre, d'un destinataire à l'autre, ne tient pas forcément les mêmes propos sur les œuvres de George Sand : il faut y voir là moins les limites de son amitié pour Sand que la nécessité pour lui, toute naturelle, de

Sand : « Votre pièce m'a charmé et fait pleurer comme une bête [...] » (8 mars 1876, p. 525) mais à M^{me} Roger des Genettes : « Quelle littérature ! Quel poncif ! Quelle amusette ! Enfin j'étais si indigné que revenu chez moi j'ai passé toute la nuit à lire la *Médée* d'Euripide, pour me décrocher de ce laitage. » (15 mars 1876, t. V, p. 28.)

1. Claude Tricotel observe : « Certes, la Commune a beaucoup fait pour semer le doute en son esprit, mais il y a aussi Flaubert qui depuis quelque temps s'acharne à détruire les illusions de sa chère maître. » (*Comme deux troubadours*, *op. cit.*, p. 162) Et il cite par exemple une des correspondantes assidues de George Sand, Juliette Adam, qui dénonçait quant à elle jusqu'à une évolution littéraire : « Il me semble que l'esprit quelque peu cru de Flaubert et, hélas ! celui des Goncourt, mordent sur George Sand ! Cela me choque, je m'en indigne, et j'écris mon impression sincère que je termine par une invocation à l'idéalisme et à sa prêtresse, priant les dieux de la garder du réalisme. » Voir Juliette Adam, *Mes sentiments et nos idées avant 1870* (Paris, Lemerre, 1905, p. 106-107), (*op. cit.*, p. 50). De son côté, Alphonse Jacobs note dans son édition de la *Correspondance Flaubert-Sand* : « Elle ne se rend pas compte que ses idées ont changé depuis 1848. Sa sévérité à l'égard de la Commune inquiète, révolte même ses amis [...] » (*op. cit.*, p. 338).

ressasser ses théories comme pour s'assurer qu'elles ne sont pas vacillantes et qu'elles ne courent pas le risque d'être mises en danger par l'amitié...

Néanmoins cela a un prix qu'il faut lire dans une forme de dialogue épistolaire un peu autiste puisqu'il arrive, à différentes reprises, que chacun se complaise dans ses propres malheurs, pas toujours disponible pour compatir aux soucis de l'ami, trop désireux de faire entendre aussi sa voix plaintive. On entretient d'abord sa propre image, et l'étude de la lettre devient contribution à une sociologie de l'écrivain¹. Car il y a là une façon de ne penser qu'à soi, une limite assurément à la quête d'altérité entreprise dès l'entame de l'amitié épistolaire.

Pour poursuivre dans ce sens, il conviendrait de réfléchir la question des non-dits et des silences, des thématiques impossibles ou interdites, des refus de se dévoiler. Y en a-t-il ? Il est bien difficile de répondre tant on ne peut proposer que des élucubrations forcément discutables dès lors qu'on vient à commenter ce qui n'est. Pourtant, on peut s'interroger par exemple sur la place particulièrement restreinte qui est faite aux œuvres publiées par les confrères entre 1866 et 1876. Pendant les dix ans où Flaubert et Sand échangent leur correspondance, pour volumineuse qu'elle soit, qu'il est peu souvent fait allusion à Zola², les Goncourt et tous les autres... Pourquoi ? Quelle précaution faut-il lire sur des inclinations qui se contrediraient ?

La Littérature et la Vie réelle

Si une correspondance ressemble bien à une « auberge espagnole »³, celle qui nous intéresse nous attire peut-être davantage encore par tout ce qu'elle retranche à notre vue. Car derrière ces lettres, il y avait des rencontres, et une vie

1. Brigitte Diaz fait observer à propos des correspondances de jeunesse : « Pour ceux qui cultivent leur vocation d'écriture dans la serre de leur correspondance, les lettres sont une fabrique d'imagos où composer le personnage littéraire qu'ils prétendent devenir. » Cela semble encore vrai à la maturité... (*L'Épistolaire ou la pensée nomade*, op. cit., p. 101.)

2. C'est ainsi que Flaubert déplore : « Mes fidèles du dimanche sont d'abord le grand Tourgueneff qui est plus gentil que jamais, Zola, Alph. Daudet et Goncourt. Vous ne m'avez jamais parlé des deux premiers. Que pensez-vous de leurs livres ? » C'est pourtant une lettre adressée à Sand le 16 décembre 1875, p. 509.

3. La comparaison est de Brigitte Diaz qui explique : « La polymorphie et la pluri-fonctionnalité intrinsèques de ce genre infidèle à lui-même donnent prise à de multiples approches, qui vont de l'histoire de la vie privée à celles des pratiques d'écriture de soi, en passant par la sociologie de la littérature, la génétique littéraire, la pragmatique de la communication à distance, etc. Toutes choses qui donnent parfois à la critique épistolaire une allure d'auberge espagnole : on y trouve à peu près tout ce qu'on veut bien y apporter. Pour schématiser, à l'intérieur de ce maquis méthodologique, les directions cardinales prises par la critique, on dira que la lettre, selon ces approches plurielles peut tour à tour être saisie comme un *document*, comme un *texte*, comme un *discours* ou encore comme un *faire*, mais qu'elle est toujours, en réalité, tout cela à la fois. » (*L'Épistolaire ou la pensée nomade*, op. cit., p. 49.)

bien réelle. Au fond, ce qui nous attire peut-être le plus dans la relation amicale entre Flaubert et Sand tient moins à leur correspondance dans l'état où nous en disposons qu'à tout ce dont la réalité de leurs rencontres physiques nous prive de fait, et que l'on cherche à deviner. C'est le secret et le mystère de tout ce qui nous échappe qui vient à nous fasciner : que se sont-ils dit, Flaubert et Sand, chaque fois qu'ils se sont vus ? Et d'ailleurs, combien de fois se sont-ils vus pour de bon ? C'est la fréquence même de leurs rencontres qu'il convient d'interroger : « Elle peut être ainsi modulée : il faudrait se voir, se verra-t-on, oui nous allons nous voir, tu seras à Paris, moi aussi, je ne peux pas te voir, nous ne nous sommes pas vus. »¹ Car si la relation épistolaire qui nous reste apparaît superbe, elle n'en est pas moins bien souvent que la conséquence d'une grande difficulté à se rencontrer de visu. Les moments passés ensemble sont très ponctuels, ils figurent une relation à trous, comme épisodique : on tolère de longues périodes sans se rencontrer et si l'on ne s'oublie pas pour autant, on n'en reste pas moins assez éloigné de son ami, physiquement et mentalement. Bien sûr, l'amitié n'a pas besoin de rencontres quotidiennes pour s'entretenir, elle passe par-dessus les vicissitudes de l'existence et sait se fortifier des absences et des éloignements. Pourtant, ce n'est qu'une façon de considérer les choses... D'autant moins convaincante peut-être que lorsqu'il y a rencontre se posent aussi quelques difficultés. Sand se plaindra du caractère trop fatigant de son ami, il fait trop de bruit, il prend trop de place et il y a d'autres amis que l'on aimerait bien entendre, aussi, Tourgueniev par exemple !

S'il est difficile de préciser avec exactitude la réalité des rencontres entre les deux écrivains, il reste que décidément on se voit peu. À tenir compte des traces proposées par leur correspondance sous la forme des rendez-vous donnés, à en croire les agendas de George Sand, les lettres qu'ils adressent l'un et l'autre à d'autres correspondants ou bien encore la liste des faits matériels qui les amènent à se rencontrer², on parviendrait à situer leurs occasions réelles de passer un moment ensemble à Paris limitées à douze plages différentes³ qui

1. Martine Reid, *Flaubert correspondant*, op. cit., p. 82.

2. Combien de visites de courtoisie chez l'un et chez l'autre, et chez les amis communs, peut-être ; combien de repas chez Magny ; combien de soirées de première ou combien d'enterrements tel celui de Sainte-Beuve, auquel ils assistent ensemble, le 16 octobre 1869, par exemple.

3. Dans son édition de la correspondance Flaubert-Sand, Alphonse Jacobs a croisé leurs deux emplois du temps sur les dix ans de leur amitié. Nous renvoyons à ce calendrier. Rappelons cependant que ces plages sont : de la fin janvier jusqu'au 22 mai 1866 ; du 2 au 19 août 1866 ; du 28 octobre au 3 novembre 1866 ; du 21 mars au 2 avril 1867 ; du 16 au 20 septembre 1867 ; du 10 au 15 février, puis du 12 au 14 mars et enfin du 5 au 19 mai 1868 ; du 1^{er} au 4 octobre 1868 ; du 25 avril au 7 juin 1869 ; du 6 septembre au 23 octobre 1867 ; du 18 janvier au 5 mars 1870 ; du 12 au 17 juin 1872 et enfin du 24 avril au 10 mai 1873. Et si l'on en croit l'hypothèse d'Alphonse Jacobs, qu'aucune donnée nouvelle à notre connaissance ne remet en cause, Flaubert et Sand se sont rencontrés pour la dernière fois, le 3 mai 1873, à l'occasion d'un dîner chez Véfour.

correspondent donc aux périodes où les deux écrivains se trouvent en même temps dans la capitale.

Bien entendu, il y a toujours deux manières de considérer les choses, l'une positive, l'autre plus pessimiste. D'abord, à en croire un tel calendrier des périodes possibles pour des rencontres de visu, l'on considérera que l'amitié Flaubert-Sand n'a pas donné lieu à beaucoup de rencontres. Alors qu'elle a duré tout de même dix ans, de 1866 à 1876, les deux amis n'ont pas même, en cumulé, disposé d'une année entière pour se rencontrer à Paris, environ neuf gros mois seulement. Et selon quel rythme de rencontre ? Comment se voient-ils ? Seuls ? Et où ? À l'improviste ? Quelle est vraiment leur façon de confirmer et conforter leur amitié ? Par l'absence ou la présence ? Seraient-ils disposés l'un et l'autre, à une omniprésence de l'ami ? Ce n'est pas certain... Que penser tout de même d'une fréquentation mutuelle pas très assidue, sinon que cette amitié Flaubert-Sand continue de nous étonner tant les deux écrivains ne semblent pas avoir fourni des efforts bien importants qui pour prolonger son séjour parisien, qui pour avancer le sien et favoriser ainsi des rencontres effectives ?

Se sont-ils rattrapés à leurs domiciles provinciaux respectifs ? Il n'en est rien, notamment parce que Flaubert, toujours, fait faux bond à Sand qui ne cesse pourtant de le réclamer sans grand espoir de le voir jamais arriver. Si elle se rend trois fois à Croisset, en réalité, elle n'y passe en tout et pour tout que deux petites semaines¹ ; quant à Flaubert qui choisit des séjours plus longs à Nohant, en revanche, il ne s'y rend qu'à deux reprises pour un total cumulé qui ne dépasse pas les treize jours². Et Sand de le lui reprocher très vite³. C'est un fait : Flaubert et Sand se sont peu vus. Ainsi leur correspondance pose-t-elle la question de la proximité : elle vient témoigner du manque de disponibilité physique. L'amitié sans la présence, donc. Et là encore le lecteur est confronté à une belle contradiction : ce n'est pas parce que l'Autre est unique en son genre, parce qu'il apporte beaucoup – plus probablement et autrement sans aucun doute que tous les autres correspondants – qu'il s'agit pour Flaubert et pour Sand de se montrer disposés à une immédiate présence.

Ensuite, une lecture plus positive accordera moins d'importance à la seule dimension quantitative pour mieux prendre en compte la qualité de leurs ren-

1. George Sand a séjourné à Croisset, chez Flaubert, à trois reprises : du 28 au 30 août 1866, puis du 3 au 10 novembre 1866 et enfin du 24 au 26 mai 1868, soit environ 14 jours.

2. Flaubert, lui, a séjourné à Nohant, chez Sand, à deux reprises : du 23 au 28 décembre 1867, puis du 12 au 19 avril 1873, soit 13 jours.

3. Elle lui écrit : « Et si tu pouvais, si tu voulais, durant cette 2^{nde} quinzaine d'octobre où tu vas être libre, venir me voir ici ! C'était promis, et mes enfants en seraient si contents ! Mais tu ne nous aimes pas assez pour ça, gredin que tu es ! Tu te figures que tu as un tas d'amis meilleurs. Tu te trompes joliment ; c'est toujours les meilleurs qu'on néglige ou qu'on ignore. » (Sand à Flaubert, 12 octobre 1867, p. 158.)

contres. Aller dîner chez Magny et discuter de littérature jusqu'à plus soif, assister ensemble à des soirées de premières et être là pour encourager son amie quand elle en a besoin, c'est **non seulement l'occasion de parler de littérature** mais encore celle de montrer une connivence artistique, qui dépasse le respect pour tendre vers le soutien admiratif¹. **L'amitié, alors, est rendue publique** et dans le caractère ostentatoire avec laquelle elle se manifeste, s'exprime la volonté de claironner au monde entier le rapprochement de deux êtres et de deux artistes que nul ne s'attendait à voir ensemble. Et puis ouvrir la porte de son antre normand ou berrichon n'a rien de comparable avec l'accueil dans l'appartement parisien qui voit passer tant de monde. Si l'on y reste peu, cela n'a guère d'importance dès lors qu'on fait partie des quelques rares élus à être invités à passer le seuil de l'intime. Car s'installer chez son hôte, c'est **l'occasion de le mieux connaître, sans masque, de le voir évoluer non seulement** en personne mais au milieu des siens et de sa famille, de ses meubles, avec ses habitudes et ses goûts. Alors l'exigence de l'amitié s'inscrit davantage dans l'intensité du moment. Il n'est pas nécessaire de beaucoup voir pour bien connaître quand on est parvenu à une intimité dont Sand dit :

Chez les artistes et les lettrés, je n'ai trouvé aucun fond. Tu es le seul avec qui j'aie pu échanger des idées autres que celles du métier².

Je t'aime de tout mon cœur. Je vois, quand je suis *gloomy*, ta bonne figure et je sens ta bonté rayonner autour de la puissance de ton être. Tu es un charme dans l'arrière-saison de mes douces et pures amitiés, sans égoïsme et sans déceptions par conséquent³.

Et pour laquelle Flaubert rajoute :

Comme c'est triste de ne pas vivre ensemble, chère maître ! Je vous admirais avant de vous connaître. Du jour que j'ai vu votre belle et bonne mine, je vous ai aimée. Voilà⁴ !

C'est pourquoi, en bonne logique de l'amitié, les lettres s'échangent nombreuses pour déplorer l'absence de l'ami et en appeler à sa disponibilité. Une telle tonalité, un peu frappée de légèreté puisqu'on l'a dit, ni l'un ni l'autre ne font les efforts nécessaires, correspond aussi bien aux lettres de Sand face à qui Flaubert n'honore pas toujours ses promesses de visite qu'aux lettres de

1. On peut noter par exemple que Flaubert a assisté aux premières de trois des pièces de George Sand, à ses côtés : pour les *Don Juan de village*, le 9 août 1866, pour *Cadio*, le 3 octobre 1868 et pour *La Petite Fadette*, le 11 septembre 1869. Comme pour lui rendre la pareille, Sand assiste à la première de *La Conjuration d'Amboise* de l'ami Bouilhet, le complice de Flaubert, avec lui, évidemment, le 29 octobre 1866.

2. Sand à Flaubert, 25 octobre 1871, p. 357.

3. Sand à Flaubert, 24 juillet 1867, p. 147.

4. Flaubert à Sand, 17 mai 1867, p. 139.

Flaubert qui reproche à sa vieille amie de tant lui manquer. Il devient amusant de voir les deux écrivains comme deux enfants chercher un prétexte pour expliquer un retard, justifier une absence supplémentaire et d'autres activités plus urgentes ou proposer un report de visite : la lettre comme billet d'excuse ! D'ailleurs, tour à tour, ils utilisent les mêmes arguments qui semblent se compter au nombre de trois : le travail, le manque d'argent et la maladie. Trois bonnes raisons d'autant plus incontestables et acceptables par l'ami qu'elles lui sont donc familières et en accord avec sa façon de voir les choses. L'amitié est belle, l'amitié est bonne mais elle ne saurait déplacer des montagnes. La question du travail passe avant toute chose : comment se rendre disponible pour son ami quand on a une page à écrire pour laquelle le moindre mot pose problème ou un roman entier à livrer à un journal impatient ? Et puis quand l'argent vient à manquer, et qu'il faut préférer travailler que dépenser un argent qu'on peine tant à gagner, comment s'autoriser un voyage coûteux ou un déplacement parisien supplémentaire ? Non, c'est impossible et il suffit de se montrer un peu raisonnable pour l'entendre. Il reste enfin l'excuse de la fatigue et de la maladie : non pas qu'elle soit une excuse inventée – ni l'un ni l'autre n'ont envie d'inquiéter à tort l'ami fidèle – mais elle est un argument pratique qu'il faut bien entendre et qui présente, lui, l'insigne avantage de ne porter aucun préjudice à l'amitié. L'ami n'est pas responsable de son état de santé, on ne va pas lui reprocher ses défaillances physiques !

D'où la lettre, comme le mode relationnel le plus adéquat. Parce qu'il passe par l'écriture et donc un savoir-faire qui correspond à l'être de chacun mais aussi parce que la lettre n'impose pas son horaire, ni sa durée. On écrit quand on veut et comme on peut : longuement ou pas, fréquemment ou pas. La lettre respecte la liberté des deux amis. Cependant, devenus correspondants pour le bonheur de faire perdurer la rencontre physique qui vient d'avoir lieu, Flaubert et Sand se font bientôt correspondants par substitution. La lettre se révélant plus commode, elle remplace alors les occasions de se voir. L'amitié n'est pas mise en danger de s'éteindre puisqu'on s'écrit ! Ce n'est pourtant qu'à moitié vrai tant l'un et l'autre se montrent là aussi irréguliers et peu soucieux de correspondre avec rigueur si bien qu'à la fin, la lettre devenue trop pratique signifie plus encore la distance qui sépare les deux amis que leur volonté de se rapprocher. Ainsi les lettres s'espacent-elles en effet dans le temps, jusqu'à plus de deux mois sans courrier, et l'autre se prend à réclamer non plus la venue de son ami mais bien, simplement, humblement, un petit courrier qui lui donnerait quelques nouvelles, le rassurerait et l'autoriserait encore à croire qu'il existe à ses yeux. Il est donc des lettres qui commencent d'abord par des reproches, qui figurent de tendres rappels à l'ordre et qui alertent sur une amitié en passe de défaillir. De toute évidence, « l'échange suit un rythme chaotique qui mon-

tre assez qu'en matière d'écriture épistolaire, comme d'écriture tout court, les écrivains suivent chacun leur propre *tempo* »¹. Et puis il est aussi des périodes où ni l'un ni l'autre ne se manifestent, chacun restant enfermé dans son antre avec les siens et avec ses problèmes, attendant peut-être que l'autre réagisse enfin...

D'ailleurs, de quoi parler ? Une fois que Flaubert et Sand ont épuisé les questions domestiques, et on a rappelé plus tôt quelle était leur importance, ils se retrouvent sur deux grands thèmes récurrents : la littérature et la politique. Et il apparaît que chacune de ces thématiques va être abordée de manière très large.

La littérature, d'abord : l'on a volontiers retenu de cette correspondance l'exposé de grandes théories littéraires et la confrontation de deux esthétiques, souvent discordantes mais qui essayent de se rejoindre jusqu'à indiquer en pleine lumière le caractère impossible de cette fausse envie suscitée par l'amitié. Ce dialogue existe, et il présente un intérêt immense que Éric Francalanza définit ainsi :

À coup sûr, les lettres peuvent décrire, pour qui en interroge prudemment l'énonciation, la confrontation des écrivains et des artistes à leur époque, leur immersion dans un mouvement ou la distance dans laquelle ils cherchent à se définir. C'est même ce recul critique éprouvé dans la lettre qui permet de concevoir comment une pensée artistique singulière oriente les courants esthétiques et littéraires dans lesquels les auteurs et les peintres se rangent parfois de leur propre chef².

Pourtant, il ne faut pas oublier qu'en même temps qu'il mobilise bien des paragraphes dans bien des lettres, le dialogue esthétique cède aussi la place à d'autres considérations littéraires moins brillantes, moins riches : les « potins »³ ! Dans cette correspondance, on parle sans déplaisir du succès incertain et du public versatile, on se plaint des éditeurs, on évoque un confrère et sa dernière œuvre, on s'encourage et on se félicite... La lettre mélange les genres : elle s'arroe tous les droits, elle ne respecte aucun devoir sinon celui de la franchise, peut-être. Car le dialogue entre Flaubert et Sand n'est pas entrepris pour penser et laisser un art poétique, il est d'abord le fruit de deux natures qui réfléchissent sur la culture. Et c'est de cette double approche, flaubertienne et sandienne, toute spontanée et parfois même épidermique que le discours sur la littérature au sens le plus large qui soit vient à naître.

1. Martine Reid, *Flaubert correspondant*, op. cit., p. 81.

2. Éric Francalanza, « De la lettre à l'œuvre : approches épistolaires de la notion d'œuvre au XIX^e siècle », in *La Lettre et l'Œuvre. Perspectives épistolaires sur la création littéraire et picturale au XIX^e siècles*, textes réunis et publiés par Pascale Auraix-Jonchière, Christian Croisille et Éric Francalanza, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2009, p. 9.

3. Le mot est employé par Flaubert dans une lettre à Sand, le 8 avril 1874, p. 464.

La littérature apparaît comme un savoir vivant : elle n'est pas une déesse à vénérer mais bien tout à la fois une activité, une passion, un bonheur. Nous ne développerons pas dans ce propos introductif une analyse comparée des deux esthétiques mais nous devons souligner combien elles s'expriment toutes deux, avec leurs différences notables, selon le même principe de la chose expérimentée chaque jour, vécue dans sa chair et son esprit, éprouvée avec toute l'acuité qui convient à celui qui lui a consacré sa vie. Flaubert et Sand ne sont jamais des théoriciens froids ou des penseurs éthérés qui définiraient l'art littéraire selon des principes purement intellectuels. Ils se préfèrent pragmatiques et leurs lettres sont le reflet de leur vécu quotidien, en fonction du ressenti présent et selon le principe d'immédiateté qui retranche à la conceptualisation ce qu'il apporte au témoignage : le crédit qu'il convient d'accorder à celui qui sait parce qu'il fait.

C'est pourquoi les lettres sont remplies de réactions comme autant de cris et de coups de colère du côté de Flaubert, de constats raisonnables et directement vérifiés chez Sand. Pourtant, elles sont pour les deux amis le résultat d'une même pratique en cours d'exercice. Qu'ils se séparent sur les conceptions qu'ils élaborent et discutent, n'y fait rien : leur rapport à la littérature reste semblable¹.

Une correspondance est-elle le reflet juste de celui qui la tient ? Une réponse affirmative laisserait donc à penser que Flaubert et Sand se sont volontiers laissés dévorer par la littérature, au risque même de leur amitié... Dans leur correspondance, il est tant question de littérature, si souvent en lieu et place de toute autre préoccupation possible... Que penser de toutes ces lettres si nombreuses, nous l'avons noté, à repousser un voyage chez l'ami ou même le temps des rencontres parisiennes parce qu'un livre reste à terminer ? Pour les deux amis, il convient d'abord d'écrire, bien ou beaucoup, avec peine ou vite, gratuitement ou pour gagner un peu d'argent bien nécessaire mais quelles que soient leurs différences en matière de motivations et de pratiques, Flaubert et Sand, pareillement, sont largement obsédés par leur œuvre – ou leurs œuvres ! Qu'il s'agisse d'une obligation ou d'un choix, d'une souffrance ou d'un plaisir, les deux amis n'échappent pas souvent à leur condition d'écrivain, du moins à se fier à la correspondance échangée. Cela vient-il peut-être de la nature même de cette correspondance : de quoi parler d'autre quand on est deux écrivains ?

1. Geneviève Haroche-Bouzinac explique, dans l'ouvrage déjà cité : « Depuis ce poste retranché d'où l'on observe sur le vif ce qui se passe dans le domaine de la littérature, celui qui ne se veut "rien qu'artiste, mais bien artiste" recherche ainsi, à défaut de l'affirmer ouvertement par une publication théorique, sa "poétique insciente" (G. Bollème). Cet ouvrage de "critique" auquel Flaubert avait songé et qui aurait privilégié "le point de vue de l'auteur" a pu être réalisé par l'écriture épistolaire non seulement parce que Flaubert disposait de l'écoute de plusieurs destinataires répondants, mais surtout parce que le mode épistolaire a permis à sa réflexion de se livrer par strates et d'éviter de se figer dans le définitif. » (*L'Épistolaire, op. cit.*, p. 119.)

La lettre adressée à l'ami, lorsqu'il est lui-même écrivain, offre en effet une opportunité assez rare pour réfléchir à voix haute ses propres pratiques littéraires et sans chercher à les éprouver, du moins, il s'agit d'une occasion propice à un approfondissement réflexif, loin d'être désagréable, de théories et de méthodes peu, sinon jamais, interrogées par ailleurs. Alors, oui, chez Flaubert plus encore que chez Sand, la correspondance échangée avec l'amie est souvent littéraire et elle occupe une triple fonction : elle sert tout à la fois à penser la chose littéraire, à la constater et enfin à l'expliquer.

La penser, c'est considérer la lettre comme une caisse de résonance pour des projets caressés en secret et qui viennent tout à coup à être révélés : la réaction du destinataire est alors intéressante pour réfléchir à ce qui a été envisagé en secret et encore à la manière dont on va le composer, aux modifications qu'il faut peut-être apporter **d'emblée à l'idée première**. **On voit ainsi Flaubert évoquer** à plusieurs reprises, auprès de Sand, le projet de *Bouvard et Pécuchet*. Or, sa façon d'en parler évolue selon la réaction de Sand et ses rappels à moins de sévérité à l'**égard de son prochain**. **Est-ce que cela change le projet ? Probablement pas !**

Constater la littérature dans la lettre, c'est en quelque sorte pour le même Flaubert appuyer là où ça fait mal, **c'est enfoncer le clou : oui, il a écrit exactement ce qu'il voulait écrire et c'est parce qu'il est allé aussi loin qu'il le souhaitait** qu'il rencontre une telle désapprobation généralisée face à ses œuvres. L'exemple pour Flaubert de la réception de *L'Éducation sentimentale* et conséquemment ses manières de réagir auprès de Sand sont assez significatives en l'espèce. Car s'il lui demande un article comme un soutien tant nécessaire dans le marasme ambiant, il reste d'abord celui qui, obstiné, veut avoir raison contre tous et Sand alors doit simplement contribuer à faire entendre la voix flaubertienne en mettant son nom à son service : que ses convictions à elle l'entraînent éventuellement ailleurs, il importe peu à Flaubert qui n'entend que ce qu'il veut bien entendre !

Expliquer la littérature, enfin, **c'est chercher à faire adhérer son correspondant** à ses principes, à ses méthodes et à ses œuvres publiées. Flaubert n'aura eu de cesse de rabâcher le bien-fondé de ses partis pris et de lui répéter qu'il convient **d'écrire comme il écrit et de penser comme il pense**. **Mais est-ce vraiment expliquer ?** Il est « incapable de débattre parce que ça ne l'intéresse pas mais aussi, plus profondément, parce qu'il semble inapte à autre chose qu'à l'exposition »¹, affirme Martine Reid qui explique encore :

Peu chez Flaubert de véritables dialogues, que ce soit dans la correspondance ou les romans. Il semble que débattre consiste surtout pour lui à juxtaposer des arguments [...], sans grand souci de chercher à convaincre ou à

1. Martine Reid, *Flaubert correspondant*, op. cit., p. 90.

émouvoir. Seule règne la cacophonie : c'est le « Tous parlèrent à la fois » de *Bouvard et Pécuchet*. Attitude de grand indifférent sans doute, et sentiment d'absolue inanité de l'*échange*!

Au fond, Flaubert ne cesse d'affirmer – beaucoup plus qu'il n'explique en effet – que ses œuvres sont les bonnes, à défaut d'être les meilleures, et la lettre appartient au magasin des arguments publicitaires : que Sand est un mauvais chaland pour ne pas se laisser mieux happer ! Il faut rappeler, à sa décharge, qu'elle est une tout aussi mauvaise commerçante de ses propres œuvres : certes, elle les adresse à Flaubert² mais jamais elle ne cherche à lui en montrer la valeur. Elle s'en moque, un peu, beaucoup... Au fond, elle a toujours plus essayé de changer l'homme que l'écrivain. Qu'il lui fasse part de son admiration pour tel ou tel de ses romans, et elle s'en étonne. Ou feint de s'en étonner... Pourquoi l'ami n'a-t-il pas compris à quel point son envoi était désintéressé ? Que Flaubert apprécie ou pas la dernière publication en date, que celle-ci rencontre le succès ou pas, George Sand passe au roman suivant, indifféremment ou presque ! Selon les mêmes démarches et les mêmes principes, les mêmes règles et les mêmes convictions ! Pour Sand, la lettre n'a à jouer aucun des trois rôles que Flaubert lui assigne. Si la correspondance littéraire entre Flaubert et elle existe telle que nous la connaissons, c'est que George Sand aime, simplement, à discuter de tout cela avec lui, quitte à donner l'impression quelquefois de le laisser parler tout seul, de le laisser vider son sac : en toute gentillesse, par altruisme, comme maternellement.

La politique, ensuite : comment vivre la chute de l'Empire, la guerre et la défaite de Sedan, l'invasion prussienne jusqu'à Croisset, la Commune et bientôt l'instauration de la République sans parler de politique dans les lettres qu'on s'envoie ? Au cœur même de la décennie 1866-1876, le siècle politique construit son avenir dans un mouvement de bascule : la France entre définitivement dans un nouveau régime et des principes tout neufs sont en train de se mettre en place³. Un chamboulement a lieu qui permet à Flaubert et à Sand de confronter leurs points de vue politiques respectifs ou plutôt, comme à leur

1. *Ibid.*, note 30.

2. « J'oubliais ! Lévy me promet de vous envoyer mon œuvre complète. C'est énorme. Vous furrerez ça sur des rayons, dans un coin, et vous y puiserez quand le cœur vous en dira. » (Sand à Flaubert, 2 septembre 1866, p. 74.) Et Flaubert remercie de la sorte : « J'ai reçu le paquet de livres. – Ils sont maintenant rangés devant moi. Je vous remercie bien de ce cadeau. On vous admirait et vous aimait, vous voulez donc qu'on vous adore ? » (Flaubert à Sand, 12 septembre 1866, p. 75.)

3. À titre symbolique, il convient de noter que c'est le 14 juillet 1880 seulement, quelques semaines après la disparition de Flaubert donc, que la fameuse devise républicaine est définitivement inscrite sur le fronton des édifices publics ! En effet, en décembre 1790, Robespierre avait préconisé la devise pour les uniformes et les drapeaux mais son projet, rejeté puis tombé en désuétude sous l'Empire, était réapparu en 1848 comme principe de la République avant d'être à nouveau boudé sous le Second Empire.

bonne habitude, de trouver dans leur dialogue épistolaire un espace où défendre leurs idées, contre vents et marées.

Comme pour la thématique littéraire, nous n'entrerons pas ici dans le détail de leurs positions respectives mais nous soulignerons, cependant, la manière dont la lettre fait une place à la question politique. Au sein du discours épistolaire, les deux amis semblent jouer chacun son rôle¹ : Flaubert se veut anti-démocrate au possible, il plaide pour un élitisme à tous crins, il vomit l'égalité qu'**il considère être l'antithèse même de la justice, il réclame un régime de mandarins** dont il serait évidemment un des membres éminents... Nous sommes au temps de l'écrivain-roi, faut-il le rappeler, du moins au temps où l'écrivain, à la manière de Hugo, par exemple, joue encore un rôle de premier plan dans la société ! En fait, sans forcer son caractère ni outrer sa plume, Flaubert joue la provocation : chacune de ses déclarations ne peut que heurter la destinataire de lettres écrites à l'encre vitriolée. Et Sand, de son côté, pourtant, semble comprendre son ami, parfois elle donne même l'impression de renoncer à ses principes philanthropiques, à tout ce qui, en elle, a animé depuis longtemps la farouche partisane de la cause des plus pauvres. Elle se révèle bien éprouvée quand elle voit la « masse », selon le terme de son ami, se montrer aussi stupide, aussi dangereuse, aussi facilement manipulable. La Commune lui est un choc. Ainsi que l'écrit Claude Tricotel, « George Sand est épouvantée par la violence, elle ne comprend pas cette insurrection, elle ne reconnaît plus le peuple, *son* peuple ! Anéantie, elle doit faire un rude effort pour ne pas douter de ses convictions socialistes, pour ne pas se renier... »². Et puis un sursaut, un retour aux bons vieux principes et elle renonce alors à écrire son ami : si certaines causes sont difficiles à défendre à tel ou tel moment, elle préfère s'abstenir d'une lettre qui donnerait raison à Flaubert, pour mieux revenir à la charge un peu plus tard. La lettre est différée parce que l'instant est un piège, comme si l'action politique appelait trop souvent des réactions intempestives. De toute manière, pour Sand, il faut toujours garder confiance...

Parler de politique, c'est pour Flaubert et Sand se confronter à une question susceptible de faire vaciller leur amitié. Là, la correspondance vit ses instants les plus dangereux alors qu'elle a su résister à tout : oui, l'ami pense mal et il s'entête à mal penser ! Comment le supporter ? Cette fois, la quête de l'altérité est trop éprouvante... Pourtant, **l'intérêt de la chose politique mobilise le dialogue épistolaire** justement parce qu'**il interroge autrement, mais dans la continuité** de la question littéraire, le fameux rapport à l'Autre. De même qu'il ne

1. Martine Reid, que nous ne suivrons peut-être pas aussi loin, va jusqu'à prétendre : « Ainsi, les grands débats politiques et littéraires ne sont peut-être qu'alibis : c'est contre cette "bénévoles" et pour passer ses nerfs que Flaubert s'en va taper sur la démocratie ! » (*Flaubert correspondant, op. cit.*, p. 96.)

2. Claude Tricotel, *Comme deux troubadours, op. cit.*, p. 153.

peut y avoir d'œuvre littéraire sans un destinataire – malgré les dénégations de mauvaise foi de Flaubert fréquemment rappelé à l'ordre par Sand –, de même il ne peut y avoir d'existence individuelle sans une vie sociale et politique. L'Autre est là qui justifie l'action et l'écriture – peut-être les deux faces d'une même manière d'être-au-monde : dans la reconnaissance obligée du groupe, d'un destin collectif, d'une appartenance à un même monde. L'Autre n'est pas une alternative au *moi* : il est son vis-à-vis, éventuellement un auxiliaire ou un obstacle, toujours le représentant d'une pluralité insoupçonnée qui renvoie le *moi* à l'étroitesse de sa singularité. Pourtant, chez Flaubert, littérature et politique existent pareillement pour écarter l'Autre et mieux affirmer un *moi* mal assuré, qui crie d'autant plus fort contre l'Autre que celui-ci, justement, lui pose problème et l'impressionne¹. D'où de violents paradoxes et des contradictions nombreuses, une complexité cultivée qui finit par faire du *moi* un Autre : l'Autre. Chez Sand, rien de comparable, bien au contraire : il s'agit d'écrire et de s'intéresser à la politique pour le bien de l'Autre, pour le Progrès de l'humanité, au nom de l'avenir. Et quand il y a une panne d'inspiration ou un dégoût de la chose politique, c'est simplement que George Sand éprouve les limites de son action et du pouvoir des mots : ils sont devenus l'expression d'une inquiétude paralysante, jamais d'un repli sur soi. N'ayons crainte de l'écrire : leurs deux postures sont diamétralement opposées.

Et en dehors de la littérature et de la politique, rien ! On ne parle guère d'art en général et l'on ne trouve pas de relations très détaillées d'une visite dans un musée ou à l'occasion d'une exposition. Si les deux amis ont l'habitude de voyager, quoi qu'ils en disent, l'on ne trouve quasiment rien non plus, sous leur plume épistolaire, en terme de compte-rendu de voyage ou plus simplement de commentaires relatifs à tel ou tel endroit, ne serait-ce que pour inviter le correspondant à s'y rendre à son tour² !

Leur correspondance alterne donc des préoccupations strictement domestiques – « [la lettre] s'émaille de détails qui oscillent entre coliques et confitures, marge *infantilisante* cette fois où Gustave est "bon petit" et George "chère bon maître adorable" »³ – aux deux thèmes exclusifs du littéraire et du politique, faisant du *moi* et de l'Autre les deux seules possibilités de l'échange épistolaire. C'est à la fois un peu maigre, et puis bien naturel : Flaubert et Sand, chacun à sa manière, sont d'abord des écrivains.

1. Nous reprenons volontiers à notre compte le propos de Roger Chartier lorsqu'il note justement que la correspondance peut constituer « le refuge privilégié du sentiment, de l'effusion, et de la vérité du moi communiqué à qui en est digne. » (Roger Chartier, *La Correspondance. Les usages de l'écrit au XIX^e siècle*, « Avant-propos », Fayard, 1991, p. 12.)

2. Flaubert expédie le sujet par ces mots : « Comme vous connaissez la Suisse, il est inutile que je vous en parle. » (Flaubert à Sand, 3 juillet 1874, p. 475.) Et passons !

3. Martine Reid, *Flaubert correspondant, op. cit.*, p. 98.

Alors quand la critique en vient à commenter les influences de l'un sur l'autre... **On sait les questions qui animent d'habitude ce vieux débat ; par exemple** : George Sand a-t-elle exercé vraiment une influence sur Flaubert ? Est-elle à la source de l'écriture d'*Un cœur simple* ? Et puis : y a-t-il en retour une empreinte de Flaubert sur l'œuvre sandienne ? **Par exemple, l'évolution politique de Sand, si jamais elle existe et à la condition encore que Flaubert en soit responsable, se traduit-elle dans une production littéraire renouvelée ?** Nous n'avons pas envie d'abonder dans cette direction. Dans sa préface¹, Alphonse Jacobs insiste à juste titre sur les dissemblances entre les deux écrivains, non pas pour en tirer un quelconque enseignement sur le sens d'une amitié, pas plus d'ailleurs que pour comprendre ce qui provoque une relation amicale, mais bien pour rappeler au lecteur qu'il ne faut pas chercher dans cette relation la moindre explication à **l'existence de deux littératures qui se seraient rapprochées**. Car ni l'écriture flaubertienne, ni l'écriture sandienne n'ont jamais fait un véritable pas dans la direction l'une de l'autre, jamais² !

Un autre problème dont on a exagéré un peu l'importance à notre avis, c'est l'influence que les deux écrivains ont exercée l'un sur l'autre. Il est vrai que certains romans écrits par George Sand à partir de 1865-1866, *Monsieur Sylvestre*, *Le Dernier Amour*, *Césarine Dietrich* et quelques autres, font à la lecture l'impression d'être plus sobres, moins idéalistes, en un mot plus « réalistes » que ceux qui précèdent. Mais ne serait-ce pas surtout l'effet de l'âge, qui estompe l'idéalisme et apaise les élans fougueux ? [...] **Au fond, sa position ne changera pas de 1866 à 1876. Elle n'adoptera jamais ni les procédés, ni le style, ni les idées esthétiques et sociales de Flaubert**³.

On a souvent suggéré, textes à l'appui, que la douce et tendre figure de Félicité (dans *Un cœur simple*) aurait été conçue sous l'influence de George Sand. L'idée est touchante en effet, mais ici encore on risque d'escamoter les circonstances qui ont amené ces formules. La ruine financière, la vente de sa ferme de Deauville, la perte de son indépendance, l'abandon forcé de son grand roman *Bouvard et Pécuchet*, la menace de devoir quitter son cher Croisset, l'incertitude de l'avenir, tout cela l'a tellement affecté, « ramolli », broyé, que l'attendrissement, l'apitoiement sur lui-même, le retour aux souvenirs de jeunesse s'expliquent tout naturellement, et ont dû lui procurer un certain soulagement⁴.

1. Alphonse Jacobs, Préface à la *Correspondance Flaubert-Sand*, op. cit., p. 10-12.

2. La sincérité de Flaubert sera toujours largement discutable au moment où l'on nous fera valoir par exemple ce dernier mot adressé à George Sand, le 29 mai 1876 : « Vous verrez par mon *Histoire d'un cœur simple* où vous reconnaîtrez votre influence immédiate que je ne suis pas si entêté que vous le croyez. Je crois que la tendance morale, ou plutôt le dessous humain de cette petite œuvre vous sera agréable ! » (p. 533).

3. Alphonse Jacobs, loc. cit., p. 10-11.

4. *Ibid.*, p. 11-12.

Les deux écritures, flaubertienne et sandienne, restent tout à fait indépendantes, George Sand le sait bien. Certes, Flaubert demande quelques renseignements à George Sand, mais ils sont peu nombreux malgré tout et encore en fera-t-il un usage globalement réduit. Quant à Sand, **l'équivalent n'existe pas, quasiment aucune occurrence du moindre renseignement demandé, ni du moindre service**¹. C'est dire si les deux amis ont fait le choix de travailler chacun de son côté, comme ils l'avaient toujours fait ou presque, et que leur amitié, à partir de 1866, ne vient strictement rien changer. Si la littérature phagocyte très souvent leur correspondance, ce n'est pas pour se construire, encore moins pour s'améliorer : elle se fait à peine le sujet d'un métadiscours, juste une possibilité de s'exprimer donnée enfin à tous ces ressentis qui font la vie d'un écrivain. Concédonsons-le : la correspondance entre Flaubert et Sand ne joue presque aucun rôle sur leur écriture, il n'y a quasiment aucun lien direct.

Et au fond le ressenti le plus terrible pour un écrivain ne tient-il pas dans la confrontation, heureuse ou malheureuse, comprise ou incomprise, avec le succès ? Si Flaubert et Sand parlent tant de littérature, c'est qu'il s'agit pour l'un et pour l'autre **de savoir quelle place faire à la réception de leurs œuvres respectives**, quel statut accorder à leur auditoire, quelle importance accorder à la reconnaissance. On connaît le mot de Flaubert qui cria haro sur les honneurs qui déshonorent, et pourtant on le voit aussi souffrir de ne pas rencontrer le succès quand Sand, qui le connaît si bien² de son côté, semble s'en désintéresser ; du moins veille-t-elle à ce qu'on la découvre très sceptique quant à sa postérité future³. C'est peut-être le plus violent de leurs paradoxes à tous les deux, celui qui installe leur dialogue épistolaire dans un moment périlleux. Sand sait comment rencontrer le succès : en détient-elle les clés ? Peut-être, à l'en croire...

Il te faut un succès après une mauvaise chance qui t'a troublé profondément ; je te dis où sont les conditions certaines du succès. Garde ton culte pour la forme ; mais occupe-toi davantage du fond⁴.

1. Si Flaubert quémante des indications pour un roman, un soutien face à Lévy ou un article flatteur, il n'y a pas l'équivalent chez Sand, en effet. On peut juste s'interroger sur le sens implicite d'une telle remarque, peut-être la marque d'un certain désappointement : « On ne me fait jamais d'articles pour mes romans. Je ne m'en aperçois pas. » (Sand à Flaubert, 10 avril 1874, p. 466.)

2. Elle l'a rencontré auprès du public et les confrères le lui reconnaissent sans difficulté. Ainsi, les Goncourt rapportent par exemple ce mot d'Ernest Renan : « M^{me} Sand, le plus grand artiste de ce temps et le plus vrai ! », *Journal*, 22 juin 1863, *op. cit.* Elle avoue d'ailleurs : « J'ai eu assez de compliments dans ma vie, du temps où l'on s'occupait de littérature. [...] De l'argent, j'en ai gagné de quoi me faire riche. » (Sand à Flaubert, 8 décembre 1872, p. 413.)

3. Elle fait remarquer par exemple : « **Je n'ai pas monté aussi haut que toi dans mon ambition.** Tu veux écrire pour tous les temps. Moi, je crois que dans cinquante ans je serai parfaitement oubliée et peut-être durement méconnue ! C'est la loi des choses qui ne sont pas de premier ordre, et je ne me suis jamais crue de premier ordre. » (Sand à Flaubert, 8 décembre 1872, p. 412.)

4. Sand à Flaubert, lettre écrite sur plusieurs jours entre le 12 et le 15 janvier 1876, (p. 519)

En tout cas, elle a apprivoisé le monde de l'édition et du théâtre, elle sait plaire aux lecteurs de son temps, quitte à renoncer à la postérité : elle pourrait aider... Or, Flaubert, de son côté, ne veut rien entendre de ce que son amie peut lui conseiller¹ : il refuse les petits bonheurs de l'existence qui priment chez d'autres la sacro-sainte littérature et Sand n'a rien à lui apporter, surtout pas le moindre baume. **L'existence est une plaie, la littérature n'a pas à être un onguent lénifiant.** Les deux amis risquent l'impasse : quand l'un cherche à aimer et à se faire aimer, l'autre préfère mourir pour ses idées, seul avec elles. **Flaubert ne conçoit pas la littérature autrement que comme anthropophage** : elle dévore sa vie mais loin de s'en choquer il préfère s'en réjouir. C'est la situation exactement inverse de Sand qui chaque fois qu'elle prend conscience du risque encouru à trop donner à la littérature, semble faire machine arrière. Dans ce différend conséquent qui les éloigne à jamais l'un de l'autre, Sand-Éros et Flaubert-Thanatos risquent gros. C'est l'amitié qui est en train de rompre, victime des assauts de la littérature, victime de deux façons de concevoir l'existence trop opposées pour s'accorder la moindre concession.

Éléments pour une ouverture

La mort de George Sand en 1876, puis celle de Flaubert en 1880, entraînent une conséquence identique : une publication rapide de leurs correspondances. Même incomplète et expurgée, la correspondance de l'écrivain devient l'œuvre posthume par excellence : comme un moyen offert au grand public, qui les aime, de poursuivre encore un peu la route parcourue à leurs côtés, en profitant de leur appui pour avancer et de leur lumière pour se sentir guidé. Parfois, la correspondance semble venger l'amitié trop malmenée par une littérature aux prérogatives omnipotentes : tout d'un coup, on en vient à préférer lire cette correspondance-là plutôt que les œuvres romanesques elles-mêmes. Et c'est d'une certaine manière ce qui se produit aujourd'hui où la publication d'une correspondance d'artiste rencontre tant de succès et vient à primer parfois sur l'œuvre, où cette correspondance entre Flaubert et Sand que l'on dit volontiers l'une des plus belles de la littérature serait lue avec un intérêt supérieur à celui accordée aux œuvres littéraires... Comme en une sorte de rivalité qui aurait tourné au profit de l'intime, parfois de l'indiscret, en tout cas de l'écrit person-

Flaubert lui répond, le 6 février : « Car je défie qui que ce soit de me dire par quels moyens on plaît. Le succès est une conséquence et ne doit pas être un but. Je ne l'ai jamais cherché (bien que je le désire) et je le cherche de moins en moins. » (p. 522.)

1. Quelle audace et quel amusement au fond de le voir écrire : « En un mot que voulez-vous que je fasse ? Précisez vos enseignements. [...] Vous me dites : "Je n'ai pas de conseils littéraires à te donner, je n'ai pas de jugements à formuler sur les écrivains tes amis, etc." Ah ! Par exemple ! Mais je réclame des conseils ! Et j'attends vos jugements ! Qui donc en donnerait, qui donc en formuleraient, si ce n'est vous ? » (Flaubert à Sand, vers le 31 décembre 1875, p. 513.)

nel. Nous ne reviendrons pas ici sur le débat de la duplicité de l'écrivain, sa mauvaise foi en quelque sorte : pourquoi conserver les lettres reçues, parfois même le double de celles envoyées si ce n'était pas dans l'espoir secret de voir sa correspondance (croisée) publiée un jour, peut-être même comme le signe le plus fort de son succès et de sa gloire ? Passons...

Alors, oui, il y a un attrait particulier pour cette correspondance entre Flaubert et Sand, une attitude particulière du grand public qui se montre étonnamment réceptif et accueillant, par delà même les travaux de la recherche qui auraient voulu d'abord puiser dans un tel corpus des enseignements savants, peut-être d'ordre génétique, par exemple. Pourquoi ?

Nous avons préféré, dans ces longues pages introductives, privilégier une sorte d'approche psychocritique de cette correspondance. On peut s'en étonner et pourtant elle nous semble le projet de lecture le plus immédiat, sinon le plus pertinent. Cette correspondance nous apparaît d'abord comme le fruit de la rencontre entre deux êtres, deux natures, deux « complexions » pour reprendre un mot de l'époque. Elle est l'enfant de l'amour entre Flaubert et Sand, un enfant qui a hérité de leurs traits, de leurs façons d'être, de leur manière de penser. Car les deux auteurs de cette vie de lettres l'ont laissé se développer chacun à sa manière, avec ses principes et ses enseignements propres et les différences des deux géniteurs sont devenues d'une certaine manière la richesse même de leur procréation, de « l'être en lettres » pour emprunter à Anne McCall-Saint Saëns le titre de son bel ouvrage¹.

Lire cette correspondance, c'est bien sûr rencontrer l'écrivain au travail, pris dans sa réflexion créatrice et c'est entendre un discours autorisé, celui du premier intéressé, sur la réalité de ses projets, de ses œuvres et de ses opinions littéraires. Mais au fur et à mesure qu'on s'avance dans la lecture des lettres échangées, on est obligé d'admettre la vérité : Flaubert et Sand apparaissent d'abord en tant qu'individus, un homme et une femme avec leurs vies, avant d'être des écrivains, un homme et une femme qui parlent de littérature aussi – d'abord ? – pour les « potins » qu'elle fait naître et entretient si volontiers. Ce sont deux êtres qui apparaissent au lecteur avec leur(s) complexité(s)... Et si le lecteur s'intéresse à toutes ces lettres qu'ils se sont adressées, c'est qu'il retrouve l'Autre, celui-là même qu'il cherche à son tour et dont il a besoin pour être, après eux, derrière eux, comme eux...

En 2007, Tzvetan Todorov publiait un petit livre intitulé *La Littérature en péril*² pour défendre une certaine conception de la littérature et de son enseignement. Dans un dernier chapitre, « Une communication inépuisable », il

1. Anne McCall-Saint Saëns, *De l'être en lettres. L'autobiographie épistolaire de George Sand*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1996.

2. Flammarion, collection « Café Voltaire ».

revient sur la correspondance échangée entre Flaubert et Sand. Il aborde alors la question de la vérité, situant le débat moins entre vérité et bonheur, comme nous l'avons fait, qu'entre vérité et morale¹, afin de l'entraîner ensuite sur la question de la présence de l'auteur dans son œuvre pour laquelle les réponses de Flaubert à Sand lui apparaissent outrées et incapables de prendre en compte ce que lui dit la bonne dame de Nohant : « Ce qu'elle lui reproche, en somme, est de ne pas laisser de place à l'intérieur de son œuvre pour des êtres comme lui, et donc de ne pas produire un tableau assez fidèle du monde. »² Et d'ajouter : « Le désaccord n'est donc pas entre deux idéaux différents : Flaubert et Sand reconnaissent chacun que la littérature aspire avant tout à une certaine forme de vérité. Il est dans le jugement porté sur la véracité des récits. »³ De tout ce débat essentiel entre les deux écrivains que Tzvetan Todorov dessine à grands traits, un peu schématiquement, il ressort deux êtres en train de confronter leurs points de vue sur ce que c'est que vivre, c'est-à-dire deux êtres en train de réfléchir l'essence humaine, à partir de leur propre expérience.

Ce que nous voulons croire, avec l'auteur de *La Littérature en péril*, c'est que l'essentiel est là, dans la manière même dont la littérature ou, ici, une correspondance d'écrivains peuvent aider le lecteur à comprendre la vie et à vivre. En effet, avec Flaubert et Sand, « une même conception de la littérature continue de s'affirmer chez les deux correspondants : celle-ci permet de mieux comprendre la condition humaine et elle transforme de l'intérieur l'être de chacun de ses lecteurs. »⁴ Et pour le dire plus largement encore :

L'objet de la littérature étant la condition humaine même, celui qui la lit et la comprend deviendra, non un spécialiste en analyse littéraire mais un connaisseur de l'être humain. Quelle meilleure introduction à la compréhension des conduites et des passions humaines qu'une immersion dans l'œuvre des grands écrivains qui s'emploient à cette tâche depuis des millénaires⁵ ?

C'est dans cette perspective que nous avons voulu nous placer, celle-là même qui fait écrire à Claude Tricotel, dans sa « note liminaire » :

J'ai voulu peindre George Sand et Gustave Flaubert dans leur *épaisseur* humaine plus que dans leur *pose* littéraire [...] ⁶.

1. Todorov écrit : « Une lecture superficielle pourrait faire croire que Sand demande à la littérature de se soumettre à la morale, alors que Flaubert se réclame du seul rapport à la vérité. Et il est exact que certaines formules de Sand l'entraînent sur cette pente [...] » (*La Littérature en péril*, *op. cit.*, p. 80).

2. *Ibid.*, p. 82.

3. *Ibid.*, p. 84.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 88-89.

6. Claude Tricotel, *Comme deux troubadours*, *op. cit.*, p. 9.

Qu'il nous ait été permis de nous inscrire dans cette tradition, le temps d'une introduction, avant de laisser la parole aux différents contributeurs de ce volume, voilà ce qui vient nous apparaître comme un gage de fidélité à l'esprit de cette correspondance Flaubert-Sand, notamment lorsque Sand lançait à la face de son ami, bien justement :

Mais il n'y a pas de lettrés proprement dits. On est homme avant tout. On veut trouver l'homme au fond de toute histoire et de tout fait¹.

L'homme : il convient donc de penser l'homme...

C'est pourquoi une première partie du présent volume s'ouvre sur quatre contributions qui nous permettent de concevoir Flaubert et Sand en train d'associer leur position d'écrivain à un statut de penseur au sein de la société : l'écrivain est un intellectuel, certes, mais il semble impossible d'envisager une œuvre littéraire sans un fondement idéologique fort qui cherche à penser d'abord la place de l'homme

Nous l'avons annoncé, la question de l'altérité est essentielle dans le dialogue épistolaire entre Flaubert et Sand tant il est vrai que la place de l'Autre apparaît comme une façon de définir *a priori* la littérature, l'existence et l'homme. Selon un paradoxe bien marqué chez Flaubert, cette place est d'abord l'objet de sa propre négation puisqu'il s'agit pour Flaubert de vanter les profits et peut-être même les charmes de la misanthropie. Pour commencer, nous avons choisi de laisser la parole à Michel Brix qui rappelle combien tout semble opposer Flaubert à Sand : théories de l'impersonnalité, de « l'art pour l'art », de la fonction de l'écrivain et des valeurs du littéraire ou de la considération à avoir pour un lectorat, les conceptions esthétiques de l'un et de l'autre obligent à la confrontation de deux conceptions de l'homme et de l'existence humaine. Or, les différences conceptuelles ne seraient donc que le fruit d'un rapport à l'Autre opposé entre les deux épistoliers : la littérature flaubertienne s'écrit contre l'Autre quand l'œuvre sandienne se compose pour l'Autre. Faut-il se sentir plus en adéquation avec Flaubert ou avec Sand ? À chacun de juger selon ses propres convictions et si Michel Brix semble plus sandien, il note cependant cette sorte de victoire que la postérité littéraire offre à un Flaubert plus magnifié aujourd'hui, quitte à ce que cette aura nouvelle signifie la perte même du genre romanesque, bientôt enfermé dans une peinture au vitriol de l'humanité et au service de la seule illustration d'une pensée théorique... Au fond, ce qui apparaît, c'est un Flaubert seul contre tout et contre tous, et peut-être d'abord contre le roman ; face à lui, George Sand² propose une alternative

1. Sand à Flaubert, 18 et 19 décembre 1875, p. 511.

2. Au demeurant, elle se veut dubitative devant une telle posture de la part de son ami et lui écrit : « Tu te vantes, au reste, quand tu te proposes d'être en colère contre *tout et tous*. » (Sand à Flaubert, 17 mars 1870, p. 281.)

mais ne parvient pas à imposer quoi que ce soit : la correspondance est bien le lieu d'un débat, jamais celui d'un consensus réalisé !

Faudrait-il donc tout haïr, comme un projet de vie flaubertien ? Peut-être parce que rien ne se situe au-dessus de la chose littéraire mais que plus personne désormais ne le comprend et ne se montre digne d'un tel art.... Que pourrait-il y avoir de supérieur à la littérature ? La politique et l'avenir de la société, celui de l'humanité ? Non, même si, comme nous le fait remarquer Bernard Hamon, Flaubert n'a jamais autant parlé de politique qu'avec Sand et que celle-ci disparue, il n'en parlera plus. Pourtant, de leurs conversations, ce sont tout d'abord, et encore une fois, leurs différences qui apparaissent, celles-là mêmes qui ont fait deux écrivains à la nature si peu commune et deux amis si opposés. On s'étonnerait de les voir se rapprocher si ce n'est que le discours politique ainsi partagé leur offre l'opportunité formidable de se confronter d'abord à leurs propres contradictions. Et si Sand a mieux réfléchi les questions politiques, plus au fait des idéologies que son ami Flaubert, Bernard Hamon en déduit au moment où la France bascule définitivement dans un régime républicain la difficulté pour Flaubert de dépasser le stade de la colère haineuse sauf pour goûter chez son amie à une grandeur d'âme inconnue de lui. Comme si l'amitié pouvait néanmoins tout racheter !

Mais le rapport à l'**Histoire** – **qui est une autre manière de désigner le rapport à l'Autre** – reste le même chez les deux épistoliers : totalement opposé et pourtant pareillement en mesure de dicter les contenus et les formes de la littérature à laquelle on se voue depuis si longtemps.

C'est étrange au fond comme le goût de l'homme ou son rejet, le sens de l'**Autre** ou la **misanthropie**, la **façon de concevoir l'écrivain utile à son prochain** ou au contraire enfermé dans son monde esthétique, selon un solipsisme indépassable, tout oppose Flaubert et Sand, sauf lorsque de pareilles thématiques sont enfin abordées du côté de la place du catholicisme. Gérard Chalaye attire à juste titre la réflexion idéologique entre les deux correspondants du point de vue de la question religieuse. Car, à cet endroit de leurs débats, les deux amis se rejoignent pour condamner une société trop cléricale, moraliste et sectaire : Flaubert parce qu'une telle société s'oppose à la littérature, Sand parce qu'elle ne rend pas service à ses contemporains ! Alors les deux amis rejettent de concert toute métaphysique, le premier érigeant cependant, et en toute contradiction, l'Art au rang de nouvelle métaphysique quand la seconde refuse la moindre nouvelle religion qui, comme toutes les autres, selon elle, n'aura de cesse de nier l'Homme. Ce que nous montre Gérard Chalaye, c'est la manière dont l'intellectualité comme énergie nouvelle pour Flaubert répond à la défense et la promotion de la seule force vitale chez Sand. Les questions d'égalité, de progrès et de justice deviennent essentielles : Sand les juge à peu

près synonymes et participant en tout cas d'un même projet de société quand Flaubert rejette avec vigueur les deux premières pour ne conserver que la notion de justice, confondue avec celle de vérité. Et quand il en vient à rêver de méritocratie, c'est encore pour se rendre à soi une place dont il pense avoir été dépossédé alors que Sand se tourne encore et toujours du côté de l'**Autre**. **Pour** tant, pour une fois, il n'y a plus vraiment débat entre les deux correspondants dès lors que Sand se dit disposée à toute conception de la société pourvu que l'Homme en sorte grandi, meilleur et plus heureux. Avec une telle ambition, contre laquelle même Flaubert ne peut s'**élever**, **Sand donne l'impression provisoire** d'avoir aidé à la réconciliation des deux philosophies.

C'est en ce sens que la réflexion théorique au sein du corpus épistolaire ne peut pas faire l'économie de son application pratique. Penseurs de la société sinon idéologues, Flaubert et Sand épistoliers se doivent de transformer leur débat conceptuel en propositions effectives quant à la mission de l'écrivain au beau milieu du siècle. Or, il est bien difficile pour les deux amis d'abattre les murs de leur réputation : comment s'entendre quand l'un porte à jamais son étiquette de socialiste, de béni-oui-oui, sinon de bas-bleu et que l'autre passe pour le pire des misanthropes, un anarchiste, peut-être un nihiliste ? La mission paraît impossible. Caroline Caset, pourtant, essaye de proposer une piste avec l'étude du rapport au public, au fond, moins dissemblable chez les deux écrivains qu'on a bien voulu le croire. Parce que les deux amis savent porter à différentes reprises un regard voisin sur la société de leur temps, lucide et sans concession, notamment pendant et après la période sombre de la Commune, même si Sand sera toujours moins sévère et plus compréhensive ; parce qu'ils s'interrogent ensemble sur la portée et l'influence d'une œuvre littéraire sur son lectorat (quel lectorat d'ailleurs ?) quitte à devoir confronter et opposer leurs deux esthétiques, ils semblent s'entendre à la fin sur une même mission éducative. Sand a éduqué ses enfants et s'attelle à nouveau à la tâche avec ses petites-filles quand Flaubert a pris en charge l'éducation de sa nièce : à partir de cette double expérience bien réelle et de l'**admiration pour la petite Aurore** au sujet de laquelle Flaubert vient apporter son inattendue sentimentalité, Caroline Caset estime pouvoir penser que ce que les deux écrivains interrogent alors, c'est la capacité de la littérature à façonner l'avenir. Vaste programme qui ne peut être que l'objet d'une réflexion juste ébauchée tant les questions basiques de définition du littéraire restent encore et toujours à interroger et à répéter pour que des tentatives de réponses surgissent enfin !

Pour être représentatif d'une certaine conception de la correspondance d'écrivains, le dialogue épistolaire entre Flaubert et Sand interroge donc sans cesse les grandes questions esthétiques qui touchent à la conceptualisation de la création littéraire : qu'est-ce qu'un confrère et comment s'adresser à

lui ? Pour lui dire quoi ? Comment conceptualiser son œuvre en train de se construire et quels regards porter sur ce qui a été déjà publié ? Qu'est-ce que l'œuvre que l'on est en train de construire, confrontée aux regards de l'Autre qu'on s'est choisi pour interlocuteur privilégié ? Toutes ces questions viennent nourrir notre deuxième partie pour laquelle nous avons laissé l'honneur de l'ouverture à Yvan Leclerc.

Celui-ci, éditeur¹ de la correspondance de Flaubert, a choisi de s'interroger sur les conditions de ce dialogue épistolaire, en amont des théorisations qui s'y établissent et des pratiques de la littérature qu'on y rencontre. Avant même de réfléchir aux réponses construites par les épistoliers, il convient de poser avec précision et d'observer avec minutie le cadre de leur conversation épistolaire. Yvan Leclerc attire donc notre attention sur le fait étonnant que ni Flaubert ni Sand ne savent comment appeler la relation qui les unit et l'on peut percevoir, quelquefois, une sorte de gêne moins entre eux que par rapport à soi-même, une gêne à éprouver un sentiment sans savoir le dénommer. Pour la première fois de leur existence respective, peut-être, Flaubert et Sand se confrontent aux limites mêmes de leur savoir lexical : un mot leur manque, un mot leur échappe et tout leur paraît pourtant appeler ce mot dont ils ne disposent pas et qu'au fond personne ne connaît. Comme si les deux amis se trouvaient en position singulière et originale d'inventer une nouvelle façon d'être, une autre manière d'exister à soi et pour l'Autre... De la question du « Troisième sexe » à celle du tutoiement, de la définition de la relation qui vient à les unir à la question des chevauchements délicats et pénibles des deux sphères « privé » et « public », du goût pour l'Autre qui n'induit pas forcément une écriture à la manière de l'Autre, quoi qu'on annonce, tout est fait pour annoncer dans cette correspondance la singularité d'une **rencontre hors-normes, faite d'« asymétries »** bien plus que de moments où se confondre l'un l'autre. Et c'est de cette rencontre paradoxale que la littérature en débat a beaucoup à gagner...

En premier lieu, la littérature va sortir grandie des conversations épistolaires entre les deux amis puisque le premier enjeu du débat est de mesurer à quel point **l'art d'écrire est devenu un « absolu »**. **Isabelle Hoog Naginski** construit sa contribution sur un constat bien fourni : les différences entre les deux écrivains sont connues, nombreuses et incontestables. De là, elle s'interroge sur les raisons d'être de leur amitié et avec une habileté redoutable elle impose progressivement chez son lecteur l'idée d'une communauté de pensée et de sentiment trop souvent laissée pour compte. Au fond, dans une démarche de

1. Il a assumé le cinquième volume de la correspondance générale de Flaubert dans la Bibliothèque de la Pléiade, prenant ainsi la suite de Jean Bruneau (Paris, 2007). Il avait publié auparavant : Gustave Flaubert-Guy de Maupassant, *Correspondance*, et Gustave Flaubert-Alfred Le Poittevin, Gustave Flaubert-Maxime Du Camp, *Correspondances*, aux éditions Flammarion en 1993 et en 2000.

réhabilitation de Sand perçue à tort comme un écrivain facile, *a fortiori* en comparaison avec Gustave Flaubert, Isabelle Hoog Naginski montre à quel point les deux écrivains ont la même fascination pour la figure de l'Artiste, le même goût du Beau conçu comme un idéal, la même passion du travail et de la lente patience face à la page blanche. La correspondance croisée entre les deux écrivains ainsi lue permet de repenser les scénographies auctoriales en comprenant mieux Sand sans pour autant dévaloriser Flaubert, loin des simplifications hâtives de l'histoire littéraire.

Pourtant, il est des questions fondamentales qui restent en suspens parce que la correspondance qui démarre en 1866 ne peut pas effacer des rapports à la littérature largement opposés entre Flaubert et Sand. Et d'abord au sujet des conditions mêmes de la création littéraire : est-il une définition de l'acte d'écrire qui ne pose pas la question de l'inspiration ? En effet, Flaubert et Sand ne peuvent pas mettre la littérature en débat sans confronter dans leurs lettres leurs positions respectives sur la place et le rôle de l'inspiration. On le sait, l'un la combat, l'autre lui accorde une place de choix, la première au fond. Ce que Monia Kallel apporte au débat en s'emparant de cette question, c'est un regard synthétique, celui que pose cette thématique-là comme un résumé efficace de toute la correspondance échangée. L'inspiration est d'emblée discutée dès lors qu'il faut choisir le terme par lequel se désigner l'un l'autre dans un en-tête épistolaire et le mot de « troubadour » qui va rester si célèbre interroge déjà le rapport à l'inspiration ! Et tout recommence encore dès lors qu'il faut poser la question de **l'héritage littéraire et du Romantisme et tout se poursuit toujours**, bien sûr, quand il devient nécessaire de comparer les deux façons de travailler, tant d'efforts pénibles et harassants pour l'un, de facilité pour l'autre. L'inspiration explique en fait l'impossibilité ponctuelle mais récurrente des deux écrivains à se comprendre, leur manière d'**interroger Voltaire et Rousseau** et tout simplement leur rapport à la Vie. La relation au mot – comment le choisir ? comment interroger sa justesse ? – n'est plus qu'une conséquence, devenue presque secondaire, de tous les choix effectués en amont, nous explique Monia Kallel, et il est trop tard, alors, pour écrire autrement quand on s'appelle Flaubert et Sand.

Le thème de l'inspiration, qui parcourt tant de lettres échangées puisqu'il recoupe toutes les images proposées de **l'écrivain au travail**, apparaît forcément crucial dans la réflexion à deux voix de Flaubert et Sand : comment peut-il en effet s'**imposer avec une telle acuité alors qu'on attendrait plutôt une confrontation** de deux esthétiques savamment réfléchies, construites et articulées ? Autrement dit : comment deux écrivains, reconnus, pourraient-ils entretenir un échange épistolaire qui met en débat la littérature sans s'**appuyer sur des théories** et des esthétiques très strictement définies au préalable ? Or, *a priori*, c'est

ce que semblent faire Flaubert et Sand, tels qu'ils apparaissent à Marianne Charrier-Vozel dans leur correspondance. En effet, les deux amis auront fait le choix d'un dialogue épistolaire où la critique littéraire vient d'abord s'offrir comme l'opposition de deux caractères – une sorte de rencontre entre le ciel et la terre ou le soleil et la lune – au sein de laquelle se met en place un échange articulé par le pacte épistolaire de la plainte/consolation. Ce qui transparait, c'est donc une correspondance qui étudie la littérature en fonction de l'*ego* des deux écrivains et met en avant d'abord l'humain. Alors les contradictions viennent à se multiplier tant entre eux deux qu'**au sein de leurs propres conceptions** personnelles. Leurs lettres se font le réceptacle d'un enchevêtrement de positions. Sagacité et sérénité ne sont pas simples à trouver et George Sand préfère suggérer le bonheur dans une forme de distance prise avec le monde, et surtout le monde des lettres, plutôt qu'un véritable art poétique. De son côté, Flaubert ne cesse de vociférer et de s'élever contre tout ce qui le révolte sans proposer grand chose à la place. Une question s'impose pour le lecteur d'une pareille correspondance : et s'il s'était agi d'abord pour Flaubert et Sand de trouver quelqu'un à qui parler, pour le plaisir de parler et d'être entendu ? Marianne Charrier-Vozel ose l'envisager et retient d'abord l'aspect théâtral de deux caractères humains dans un échange qui a su vaincre bien des obstacles, et notamment la trahison toujours possible de la relation privée pour une réflexion plus générale et universelle.

Flaubert et Sand voient leur échange épistolaire achopper sur la question de **l'inspiration mais ne réussissent pas pour autant à élaborer un véritable art poétique**. Qu'est-ce à dire alors, sinon que cette correspondance donne à observer deux écrivains qui, malgré leur succès respectifs, leur renom et leur admiration réciproque, nous apparaissent encore dans le doute de celui qui crée, incapable d'être jamais persuadé de sa propre valeur ? La réputation de Flaubert n'est plus à faire quant à la lente gestation de ses œuvres : **l'accouchement est toujours long et difficile** comme s'il ne pouvait évaluer avec certitude la qualité des pages en train de s'écrire. On sait moins en revanche à quel point George Sand a su faire preuve elle aussi d'esprit critique vis-à-vis de son œuvre, jusqu'à la remettre en cause – dans une lettre-boutade – et à se sentir parfois bien moins prolifique. Françoise Ghillebaert a relu la correspondance Flaubert-Sand pour y chercher les points de rencontre entre les deux écrivains qui, sans avoir les mêmes principes esthétiques, peuvent être conduits à se retrouver quand il s'agit de **rencontrer un « doute artistique »**. Comment savoir et se persuader que l'œuvre en train de s'écrire, et la précédente, valent quelque chose ? Comment ne pas douter ? Et puis, qui est l'artiste dont la figure se révèle si difficile à peindre au point que ni Flaubert, que Sand invite à le faire, ni Sand qui s'en dit incapable auprès de Flaubert, ne l'entreprennent ? Pour Sand, une

seule réponse possible : elle est à puiser dans la sérénité de la vieillesse et peut-être dans un repli sur soi, nous dit Françoise Ghillebaert, tandis que Flaubert ne cessera jamais de se plaindre des « affres du style ». Il reste cependant un rapprochement inattendu entre les deux écrivains qui nous prouve, une fois encore, que leur longue correspondance a reposé sur bien des ressemblances alors qu'on a trop voulu examiner leurs dissemblances...

L'étude des conceptions esthétiques est riche et passionnante, nous le voyons, mais elle ne peut faire oublier la nécessité d'un examen des pratiques d'écriture elles-mêmes. C'est dans cette direction tout à fait capitale que Éric Le Calvez nous conduit en proposant de réfléchir cette correspondance du point de vue des renseignements qu'elle nous donne sur l'écrivain au travail. Si l'on observe les choix effectués par les études génétiques, l'on a beaucoup travaillé depuis une vingtaine d'années, et pour cause, les brouillons laissés par les écrivains, ceux de Flaubert en tête. En revanche, on a moins observé les apports de leurs correspondances, comme si elles n'avaient rien à nous apprendre de l'écriture littéraire en gestation. C'est un tort. En l'espèce, si la correspondance Flaubert-Sand n'est pas d'une richesse exceptionnelle, elle nous permet néanmoins, et c'est tout de même considérable, d'évaluer quelle a été la part prise par Sand dans l'écriture de Flaubert (l'inverse semble tout à fait voisin du degré zéro!). Éric Le Calvez a donc étudié un certain nombre d'occurrences où Flaubert ayant demandé des renseignements à Sand, va les utiliser selon des pratiques variables et rendre compte, ou pas, ensuite, de ses décisions. Il importe moins dans ce cas de quantifier l'influence de l'un sur l'autre que d'analyser des exemples précis de construction à « quatre mains » du texte en production pour mieux définir, de l'intérieur, ce qu'est l'acte d'écrire et comment on parvient à produire une phrase, un épisode et parfois l'impression de « vrai ». C'est pourquoi il apparaît aussi nécessaire d'observer comment des propos de Sand, libres et gratuits, qui ne correspondent pas à la moindre demande flaubertienne, peuvent venir influencer l'écriture quand, à Croisset, Flaubert se retrouve seul face à la page blanche. C'est donc à une riche observation des pratiques d'exogenèse et d'endogenèse que nous sommes conviés là, qui fait de la correspondance Flaubert-Sand une autre façon de comprendre le chemin de la création en même temps qu'elle se donne à lire à travers un regard complètement différent des précédents.

Il serait peut-être maladroit de considérer la correspondance Flaubert-Sand comme une entité repliée sur elle-même qui agirait sur les deux écrivains et leurs conceptions esthétiques dans une sorte de tourniquet égocentrique. Si cette correspondance met la littérature en débat, c'est aussi qu'elle s'offre comme une opportunité formidable pour s'ouvrir sur d'autres mondes que les microcosmes flaubertien et sandien, quelle que soit la possibilité de se com-

pléter et de se décentrer déjà d'un *moi* obsédant dans la rencontre épistolaire bilatérale. Ce sera la troisième et dernière partie de notre ouvrage.

Comme un préalable, Thierry Poyet a choisi de travailler la question de « l'Autre » caché au fond de soi, traqué dans le destinataire ou objet de toutes les discussions quand il est le lecteur, généralement aimé de Sand, le plus souvent détesté de Flaubert. Deux conceptions de la littérature s'opposent à travers les théories des deux écrivains : Sand estime que l'on écrit *pour* (aider) quelqu'un, Flaubert qu'on ne doit jamais écrire que *sur* l'Autre, dans le seul but de le juger. De ce débat qui prend l'amitié en tenaille, entre singularité défendue et altérité recherchée, il semble naître *in extremis* un nouveau Flaubert...

De son côté, Françoise Genevray a choisi de nous inviter à considérer la correspondance Flaubert-Sand en l'inscrivant dans une relation triangulaire au sein de laquelle l'écrivain russe Tourgueniev viendrait occuper la troisième place. Partant du constat que les trois écrivains entament une relation amicale dans la même période et selon deux correspondances croisées parallèles – il y aura quelques occurrences pour des rencontres des trois artistes ensemble, cependant –, il semble alors crucial de réinterroger les grandes questions théoriques qui animent le débat Flaubert-Sand selon l'apport singulier qui peut être celui de Tourgueniev. La question de l'impersonnalité, celle du rapport entre artiste et artisan et la relation à la vie – entre consolation et désolation, le mot est maintenant bien connu – constituent trois des prismes intéressants à observer. Et Françoise Genevray nous montre alors un Tourgueniev pris entre les deux positions beaucoup plus extrêmes de Flaubert et Sand, cherchant à concilier les deux amis et à proposer des voies intermédiaires. Pourtant, il manque, semble-t-il, une vraie implication de Tourgueniev dans le débat littéraire et s'il finit par séduire davantage Sand que Flaubert lui-même ne le fait, le dialogue à trois ne permet pas d'aller au bout de ce que ces trois caractères laissaient attendre : Tourgueniev est loin et ses lettres abordent avec parcimonie les questions théoriques. Si Flaubert et Sand le lisent avec intérêt et l'introduisent dans leur dialogue, le bon Russe reste un peu extérieur. Dommage puisque c'est la correspondance Flaubert-Sand qui semble ne pas profiter de cette troisième voix pour prétendre au dépassement de conflits théoriques qui finissent peut-être dans la redondance un peu vaine d'une opposition dualiste inefficace !

À défaut donc de s'ouvrir véritablement à d'autres correspondants, l'échange épistolaire entre Flaubert et Sand parvient en revanche à interroger des genres littéraires éloignés de celui que les deux romanciers pratiquent en priorité. Et si la question du théâtre constitue alors un de leurs points de rencontre et de discussion, fort pendant dix années, il faut peut-être remonter, pour bien comprendre cette inclination propre aux deux amis, à leur goût com-

mun pour la pantomime. Leisha Ashdown-Lecointre nous rappelle que l'un et l'autre ont écrit des pantomimes et que la mode en était tout à fait d'actualité au milieu du dix-neuvième siècle. Parce que les deux amis s'intéressent donc au théâtre, peut-être « un fil conducteur » dans leur dialogue épistolaire, et à un théâtre de la légèreté – c'est aussi l'expérience du théâtre de marionnettes à Nohant, que Sand fait vivre avec son fils et aux représentations duquel Flaubert assiste – cette thématique de la pantomime vient à nous concerner. Au fond, ce que Leisha Lecointre se propose d'interroger de manière non plus théorique mais bien pratique, ce sont les expériences d'une littérature en marge, celle-là même qui n'est pas « la sacro-sainte littérature » mais qui est faite aussi pour distraire et amuser, pour oublier un peu le monde comme il va... Et dans cette commune expérience d'écriture, **Flaubert et Sand semblent s'ouvrir à des expériences semblables**, à même de les rapprocher et pourtant peu mises en avant dans la correspondance comme s'il était impossible de leur faire une place... Étonnante expérience qui dit aussi que derrière les prises de position si catégoriques et tellement fermes peuvent se cacher des aventures heureuses dont la dimension secondaire reflète cependant fort bien le caractère contradictoire des grands principes tellement rabâchés sans jamais être simplifiés !

Mais pourquoi le théâtre en lieu et place d'autres expériences d'écriture telle la poésie, par exemple ? Rencontrer le public, asseoir sa notoriété et participer d'un rayonnement toujours plus grand, tel pourrait être ce désir qui obsède les romanciers français au tournant du XIX^e siècle et les pousse en réalité à se rapprocher du genre théâtral, et notamment par l'expérience de l'adaptation de leurs romans. Flaubert a sous les yeux, en la personne de George Sand, un exemple parfait de cette nouvelle mode d'autant que son amie reçoit un accueil souvent formidable pour ses propres adaptations après avoir d'abord laissé faire d'autres artistes avec ses romans. Flaubert, quant à lui, ne s'y résoudra jamais. Pour Marie-Pierre Rootering, c'est un nouveau débat, littéraire mais aussi économique qui peut s'engager entre les deux amis, à la rencontre d'une nouvelle question – la dérivation romanesque en genre théâtral – mais la correspondance vient témoigner d'abord d'un regard presque extérieur auquel Flaubert prend aussi sa part, à sa manière, puisque les années 1866-1876 le voient, quant à lui, faire jouer des pièces de son cru ou veiller à ce que celle de l'ami Bouilhet, trop tôt disparu, soit effectivement montée. L'analyse théorique cède la place aux récits des aventures de chacun avec les comédiens, les directeurs de théâtres et la censure. C'est une nouvelle sociologie de l'écrivain que nous propose Marie-Pierre Rootering et qui apparaît là entre les deux amis, décidément bien différents jusqu'au bout dans leur manière de considérer leurs œuvres et de l'offrir au public.

Le théâtre ou la relation directe au public : comment un écrivain, quelles que soient ses conceptions du public, ne pourrait-il pas être fasciné par cette opportunité de la confrontation immédiate avec le succès et l'échec ? Le théâtre fascine donc Flaubert et Sand, tout naturellement, et peut-être d'autant plus qu'ils portent en eux la fibre du spectacle : on sait la double carrière de Sand, romancière et dramaturge, son goût pour le théâtre de marionnettes à Nohant, auquel nous avons fait référence, on sait un peu moins les désirs de théâtre de Flaubert qu'on vient d'évoquer. Mais tous les deux ont quelque chose de théâtral dans leur façon d'être, du moins dans leur correspondance qui, si elle est faite par définition pour leur permettre de discuter tête-à-tête, les montre d'abord dans une dimension spectaculaire. Bien consciente de cette posture des deux écrivains dans une correspondance aux accents dramatiques, Catherine Masson, qui connaît bien l'œuvre de George Sand, a tiré du corpus épistolaire que Flaubert et Sand ont laissé, un spectacle théâtral qui a été joué et en Europe, et en Amérique. C'est la présentation de cette aventure théâtrale que Catherine Masson nous propose en guise de conclusion à ce volume : comment choisir les extraits à retenir, comment mettre en scène l'ensemble et pour quels objectifs ? Une belle expérience qui nous est ici contée et qui nous permet d'éclairer autrement, encore, cette correspondance dont on n'aura jamais fini d'observer toute la richesse, pour l'admirer !

Thierry POYET